

Jean Le Gac

Les Adieux

OneStarPress

Daniel Abadie, Serge Aboukrat, Jean-Michel Albérola, Colette Allendy, Lou Andréas-Salomé, Antinoüs, Jeanne d'Arc, Ariane, Arman, Agathe Arondella, Jean Arouille, Antonin Artaud, Aurélie, Martin Barré, Bartleby, Frédéric-Auguste Bartholdi, Jean-Michel Basquiat, Isidore Beautrelet, Ben, Jean-Marie Bénézet, Claude Bernard, Joseph Beuys, Vincent Bioulès, Adolfo Bioy Casares, Blanche-Neige, Bernard Blistène, Pierrette Bloch, Juhana Blomstedt, Louison Bobet, François Boisrond, Christian Boltanski, Dr. Boltanski, Elie Boltanski, Luc Boltanski, Bonnie, Georges Boudaille, Louise Bourgeois, J.B. de Boyer, Dominique Bozo, Constantin Brancusi, Georges Braque, Gisèle Breteau, Marcel Broodthaers, Bernard Buffet, Pierre Buraglio, Daniel Buren, André Cadéré, Bibiche Cadéré, Louis Cane, Carole, Jean Clair, Léo Castelli, Jacques Caumont, le Centaure, César, Jean-Baptiste Chardin, François Cheval, la Cicciolina, Clyde, Daniel Cordier, François Corpet, Arthur Cravan, Catherine de Croës, Lenda Crommelynck, Piero Crommelynck, Marie Curie, Pierre Curie, Anne Dagbert, Philippe Dagen, Salvador Dali, Jacques Damase, Démosthènes Davvetas, Henri-François Debailleux, Régis Debray, Olivier Debré, Claude Debussy, Eugène Delacroix, Sonia Delaunay, Alain Delon, Michel Delorme, Delphine, Gérard Deschamps, Ribemont Dessaignes, Fred Deux, Marc Devade, De Wilde, Daniel Dezeuze, Lady Diana, Harry Dickson, Léon Dierx, Erik Dietman, André Dimanche, Sabine Doré, Karl T. Dreyer, René Drouin, Marcel Duchamp, Dupond & Dupont, Liliane Durand-Dessert, Michel Durand-Dessert, André Dussollier, Elodie, Max Ernst, Esmeralda, Jean-Marc Ferrari, Francis Ferrero, Robert Filliou, Barry Flanagan, Louis-René des Forêts, Charles Fourier, Catherine Francblin, Françoise Frémon, Jean Frémon, Sigmund Freud, Bernard Frize, Gérard Fromanger, Gilles Fuchs, Marie-Françoise Fuchs, Gala, Pierre-Jean Galdin, Gérard Garouste, Roland Garros, Hervé Gauville, Artemisia Gentileschi, Orazio Gentileschi, Daniel Gervis, Paul-Armand Gette, Turide Gette, John Gibson, Suzanne Gibson, Gilbert and George, Jean-Luc Godard, Witold Gombrowicz, Jennifer Gough-Cooper, Toni Grand, Gérard Guyot, Guyotat, Raymond Hains, Jean-Edern Hallier, Dashiel Hammet, Ernest Hemingway, Jacques Henric, Georges Hercher, Ann Hindry, Burne Hogarth, Sherlock Holmes, Blanche Hoschedé, Jean-Olivier Hucleux, Jeannette Hucleux, Pontus Hulten, Joris-Karl Huysmans, Fabrice Hybert, Alexandre Iolas, Daniel Isoppo, Catherine Issert, Jean Jaurès, Jennifer, Jasper Johns, Michel Jurniac, Louis Jouvét, Franz Kafka, Karine, Marin Karmitz, Alain Kirili, Peter Klasen, Paul Klee, Pierre Klossowsky, Jeff Koons, Joseph Kosma, Bernard Lamarche-Vadel, Yvon Lambert, Jack Lang, Roger Laporte, Jean Larcade, Gilbert Lascault, Laurence, Bertrand Lavier,

Jacques de La Villeglé, Irmeline Lebeer, Paul Lebeer, Baudoin Lebon, Violette Leduc, Marcel Lefranc, Agnès Le Gac, Jacqueline Le Gac, Jean Le Gac, Daniel Lelong, Serge Lemoine, Lenôtre, Roy Lichtenstein, Colette Linard, Eric Linard, Madeleine Linard, Ingeborg Lucher, Arsène Lupin, Machin, Madeleine, Aimé Maeght, Georgette Magritte, René Magritte, Stéphane Mallarmé, André Malraux, Man Ray, Bernard Marcadé, Brigitte March, Marcel March, A. Marchand, Anne Marchand, Marie-Françoise, Filippo Tommaso Marinetti, Etienne Martin, Jean-Hubert Martin, Marcello Mastroianni, François Mathey, Henri Matisse, Jean-Paul Mauny, Guy de Maupassant, Florent Max, Georges Méliès, Herman Melville, Annette Messenger, Günter Metken, Sigrid Metken, Jean-Michel Meurice, Nicole Meurice, Catherine Millet, Yan Pei Ming, le Minotaure, Julien Monboron, Claude Monet, Jacques Monory, Yves Montand, André Morain, Carla Morain, Paul Morand, Morel, François Morellet, Muriel, Nathalie, Enrico Navarra, Michel Nuridsany, Roman Opalka, Dennis Oppenheim, Didier Ottinger, Alfred Pacquement, Suzanne Pagé, Bernard Pagès, Jim Palette, Michel Pamart, Gina Pane, Michel Parmentier, Pénélope, le Petit Chaperon Rouge, Petite Flèche, Renzo Piano, Francis Picabia, Pablo Picasso, Pierre et Gilles, Ernest Pignon-Ernest, Philippe Piguet, Edgar Allan Poe, Georges Pompidou, Jean Poucet, Ezra Pound, Thierry Prat, Jacques Prévert, Marcel Proust, Gaston Puel, Enguerrand Quarton, Quasimodo, Maurice Quentin de La Tour, Don Quichotte, André Raffray, Nady Raffray, Jacqueline Ranson, Rapin, Thierry Raspail, Rastignac, Jean Ray, Patrick Raynaud, Denise René, Alain Resnais, Arthur Rimbaud, Rios, Richard Rogers, Romane, James Rosenquist, Jean Roualdès, Raymond Rousel, Philippe Royer, Peter Paul Rubens, Claude Rutault, Red Ryder, Nikki de Saint-Phalle, Ursula Sandmann, Sanouillet, Sarkis, Aysegul Sarkis, Erik Satie, Yvonne Savy, Alain Séchas, Rose Sélavy, Yo Sermayer, Sibelius, Michel Simon, Pierre Skira, Marquis de Solages, Ileana Sonnabend, Colette Soulages, Pierre Soulages, Daniel Soutif, Werner Spies, Franck Stella, Harald Szeemann, Antoni Tàpies, Tarzan, Daniel Templon, Jean Tinguely, Gérard Titus-Carmel, Joan Titus-Carmel, José Tomas, Roland Topor, Charles Trenet, Paul Valéry, Van Cleef, Vincent Van Gogh, Camille Van Speybroeck, Daan Van Speybroeck, Bram Van Velde, Annie Vautier, Diego Vélasquez, Bernar Venet, Claude Ventura, Véronèse, Véronique, Jules Verne, Claude Viallat, Henriette Viallat, Voltaire, Jan Voss, Shukuko Voss, Andy Warhol, Robin Wood, X, Y, Z (1ère partie)

que j'ai peut-être
rencontré deux fois
dans ma vie

Adieu à Daniel B et à sa position haut perchée sur la dernière marche d'un musée (?) de Hanovre. Il faisait le piquet aux côtés du conservateur qui du haut de ce promontoire (l'escalier rectiligne menait aux salles d'exposition) présentait au public le travail de l'artiste. Daniel Buren, que j'ai peut-être rencontré deux fois dans ma vie, eut quelque chose de chaleureux dans le regard et de surpris de me voir là. J'avais été emmené à ce vernissage "français" par ma galeriste Ursula Sandmann.

Pour prendre du recul
sans doute

Adieu à Bernard M et à l'éclat splendide de sa voix (d'un chanteur d'opéra on dirait qu'il a de la vaillance) et à son rire tonitruant, légèrement renflé, de mousquetaire... mordious ! J'ai retrouvé des exemplaires de A Rebours, pas le livre de Huysmans mais la revue (deux numéros parus); c'est drôle comme vous désiriez que la marquise sortît absolument à cinq heures. Pour prendre du recul sans doute, vous vous vouliez encore plus antiquaire que moi.

cette scène comme en miroir s'inverse

Adieu à Gérard T-C et à son profil romain (ou déjà de farouche samouraï ?) aperçu en pleine nature, au Bois de Vincennes (la Biennale des Jeunes se tenant à cet endroit), de la vitre avant ou arrière (cela a-t-il une importance) de la voiture de Christian Boltanski. On baissa la vitre pour les présentations. Des années après, cette scène comme en miroir s'inverse. Passagers cette fois dans la voiture de Titus-Carmel, Joan sa femme conduisant, nous nous parquâmes à côté des Boltanski (Annette et Christian) près de l'abbaye de Sénanque. Je ne sus comment gérer cette rencontre. Je filai devant veillant à garder à bonne distance le groupe, mais pas trop cependant pour ne pas en laisser voir — pourquoi me donner tout ce mal alors que Joan, avec son étonnante vivacité américaine, aurait dissipé la gêne.

Gérard Titus-Carmel m'a beaucoup servi dans ma vie d'artiste. Moi qui suis un timide rentré, bien des fois il m'a suffi d'adopter un de ses gestes ou une de ses expressions pour trouver la note juste face aux autres.

S'agissait-il de faire semblant de travailler

Adieu à Paul-Armand G, que je ne peux dissocier de Turide sa femme qui avait apporté des cerises. Nous étions en forêt de Saint-Germain-en-Laye en semaine, pour ce qui devint nos drôles de Promenades. S'agissait-il de faire semblant de travailler, de bavarder, pique-niquer ou expérimenter comme des conspirateurs, nous le pensions au début.

Nous nous sommes croisés plus de vingt ans après, sans un mot, sans un regard, pour la dernière fois sans doute, rue Pastourelle. J'ai failli lui courir après. Je pouvais le faire. Je suis du Midi et nous sommes facilement emphatiques et cordiaux — lui, il ne fallait pas y compter, il est de Lyon. Tout méridional que j'étais, je ne fus pas été un bon apôtre ce jour-là.

un hôtel particulier branlant rue de Grenelle

Adieu à Christian B, un jeune galeriste qui s'ennuyait fort dans son petit local de la rue de Verneuil. Sa famille, entièrement dévouée à sa cause, jugeait qu'il n'y avait pas meilleur observatoire du milieu de l'art. Ils habitaient un hôtel particulier branlant rue de Grenelle. Cela ne sentait pas l'argent. J'ai aimé sa famille passionnément et je pèse mes mots, la mère, écrivain, qui se déplaçait avec difficulté, le père médecin savant qui, pour ne pas être dérangé dans ses recherches, s'enfermait dans la salle de bains. Des trois frères et de la jeune sœur, je préférais Elie, l'aîné. Il chaperonnait son frère dans les vernissages et faisait tout à la maison. C'est lui qui prête sa voix posée à mes Messages Personnels enregistrés pour la radio d'abord, puis pour la Biennale de Venise. Je ne connaissais pas Luc le sociologue. Marié il avait quitté la tribu. J'ai fait sa connaissance beaucoup plus tard et dans des circonstances sans relation avec l'art. Ma femme et ma fille m'avaient prévenu que c'était un homme remarquable. Un mouvement de sympathie, réciproque m'a-t-il semblé, nous porta l'un vers l'autre.

Je ne parlerai pas de leur chien indiscret, mon odeur sui generis affolait manifestement ses narines.

je l'appris plus tard

Adieu à Annette M. Moi qui n'avais pas eu de jeune sœur, je la considérai comme telle l'espace d'une saison. En fait elle avait déjà "vécu" comme aurait pu l'écrire Maupassant et comme je l'appris plus tard. Nous étions complices sur la question des chauves. J'avais commencé à me dégarnir juste après mon service militaire; je l'attribuais au port du casque. En attendant, j'allais tondu avec six millimètres de hauteur de poil ! Elle m'intriguait et peut-être me flattait en déclarant aimer les chauves. En fait l'élue de son cœur, ce n'était pas un mystère, avait le cheveu dru et bas sur le front.

Quelqu'un a écrit

Adieu à Daniel S que j'ai à peine croisé le temps d'une interview à l'ARC. Il se dégageait de lui, comment dire ?... une impression de virilité. Quelqu'un a écrit quelque chose de semblable de Matisse — peut-être trompé par la part féminine de son nom, cela m'avait surpris. Aujourd'hui que je vieillis et que le sexe n'est plus prépondérant pour moi, je ne suis pas sûr que l'être a quelque chose à voir avec une quelconque affirmation de la virilité ou de la féminité, pas plus que de la beauté ou de la laideur — ce sont plutôt des corsets qui étouffent, selon ma récente sagesse !

On nous présenta

Adieu à Bernard B, si je puis dire, tant je l'ai peu vu. Il commençait à se faire connaître par quelques articulets parus dans Flash-Art. On nous présenta. Un rendez-vous fut pris. Curieusement il se fit décommander par son père (en d'autres occasions je dirais son papa), sous un de ces prétextes futiles de stricte politesse à laquelle la bourgeoisie se croit tenue envers les petites gens.

Je le vis à son avantage en une autre occasion, dans un autocar affrété pour un de ces vernissages de province. Joyeux et déconnants, lui et quelques autres entonnèrent quelques chants, pas de colonie de vacances comme on pouvait s'y attendre mais d'opérette, qui allaient si bien avec ce retour aux champs du monde de l'art contemporain. Il avait une assez jolie voix et un répertoire.

il me fit remarquer

Adieu à Serge A avant qu'il ne se fâche sans raison — en fait il n'en était rien. Jacqueline et moi aimions ses bonnes manières (son « Mon bonjour à Madame » nous attendrissait) et même jusqu'à son bonnet florentin (pour être exact je devrais plutôt dire son béret de para porté comme un Florentin du Quattrocento). Il emporta totalement ma sympathie quand il me fit remarquer que les artistes, avec qui il travaillait, le croyaient argenté parce qu'il portait de beaux vêtements; même enfant, disait-il, il soignait sa tenue, évitant de la froisser ou de se salir parce que sa famille faisait des sacrifices pour lui.

j'ai rêvé qu'à sa mort

Adieu à Daniel T mon galeriste de longue durée. Si vous me retrouvez demain à la place du Tertre, c'est qu'il n'aura pas apprécié cette notule. Parfois j'ai rêvé qu'à sa mort (heureusement il est plus jeune et il n'y a aucune raison qu'il passe à la trappe avant moi), à l'invitation de prononcer quelque éloge, j'opposais un péremptoire « Je n'ai rien à ajouter ». Sa force est de ne pas ressentir la nécessité d'être aimé. Au cours de toutes ces années nous serons restés distants. Je pense qu'il est le meilleur dans ce contexte de l'art français qui ne favorise pas les self-made-man. Et si on regarde bien, il n'aura pas toujours suivi la mode. Ce qui lui a manqué, comme à nous tous d'ailleurs, c'est l'argent. Parce que là il est royal, et comme galeriste et comme homme ! Il avait vocation pour faire fortune. Sans geindre il a fait face à ses revers d'argent. Au fond, il tirera peut-être le jack-pot d'un de ses défunts artistes de proximité dont il n'aura pas compris tout le génie paradoxal. Suivez mon regard !

des gardiens du temple en cagoules

Adieu à Didier O, une voix de basse, la plus grave que je connaisse dans le milieu de l'art parisien, avec celle de François Boisrond peut-être — ils ont d'ailleurs la même morphologie sèche avec une belle ossature. Il semble, et c'est une nouveauté, insensible au syndrome Beaubourg qui fait que tout conservateur nouvellement nommé ne vous reconnaît plus, ne vous salue plus, ne vous parle plus. A mon avis, ils doivent prêter serment d'extrême réserve envers les artistes devant des gardiens du temple en cagoules. J'espère ne pas le trahir en révélant avoir déjeuné avec lui près de la Bastille, en toute urbanité. Didier Ottinger ne manque pas d'envoyer un petit mot par-ci, par-là. Dominique Bozo aussi en était capable, c'est une référence !

tête de pont du marché de l'art

Adieu à S. A la suite des Envois Postaux, il désira nous rencontrer. A la Galerie Ileana Sonnabend, tête de pont du marché de l'art américain en Europe, sise rue Mazarine près de l'Institut, il était l'homme de confiance, l'homme à tout faire. C'est le premier artiste que j'ai vu en embrasser un autre, une synthèse du baiser hippie et de "l'abrasado" espagnol entre hommes.

On prit l'habitude d'aller "conspirer" dans son atelier autour de plats turcs. Comme toute femme d'artiste (les conservateurs qui courent les veuves d'artistes prétendent le contraire mais ne les croyez pas), Aysegul (orthographe non garantie) avec une belle voix grave était toute finesse et vivacité d'esprit.

Plus tard il arrangea une rencontre imprévue avec Ileana. Cela me paraît drôle aujourd'hui, mais à ce moment-là vous pouviez avoir un début de, comment dire, de renommée sans avoir fait grand chose. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu lui montrer de plus et j'esquivai une "visite d'atelier".

J'ai perdu les Sarkis de vue jusqu'à cette rencontre récente devant le Champollion. A nouveau j'ai craint en lui serrant la main de la lui briser. Il a un faciès de boxeur et cependant quelque chose de souple, de cartilagineux dans le poignet. Ce n'est pas manque de fermeté. Il y a là de l'oriental.

il éclipsait tout le monde par sa prestance

Adieu à Jacques C avec qui j'aurais été très, très ami, puis très, très fâché pendant de nombreuses, trop nombreuses années, puis rabiboché... avant que le pendule, peut-être... Je le revois comme au premier jour avec sa canadienne suédoise en peau de mouton retournée, sale au col comme d'un célibataire, et sa tête animée de vive ardeur des jours de vernissage. Dans les lieux publics, il éclipsait tout le monde par sa prestance. J'ai été et je reste jaloux de tous ces regards que lui coulent les femmes.

Sa disponibilité d'esprit, sa participation active, immédiate, en ont fait le compagnon idéal de la geste artistique sans qu'il pense en tirer bénéfice pour lui-même. Il a conscience du fait que dans la tradition duchampienne sa vie se sera passée à être "un homme de compagnie".

J'ai longtemps rêvé de l'avoir pour agent artistique. Comment l'aurais-je payé mon dieu ! Et les années où cela aurait pu se manigancer, il vivait une vie de rentier en faisant d'incroyables jeux de mots. Je suis dans l'admiration qu'il ait résolu tout récemment l'énigme des illustrations de Nouvelles Impressions d'Afrique de Raymond Roussel. Sur-ce puis-je partir tranquille au ciel ? non, si je ne joins à ce bouquet Jennifer Gough-Cooper, une parfaite anglaise, l'autre moitié de leur monogramme J&J.

Elle m'ouvrit les portes sensibles de l'Angleterre. Au cours de nos voyages, j'en tirai En Mini-bus qui débute dans le Kent, la propriété familiale de Jenny, Les Compagnons de l'Image, Le Peintre de l'Île de Skye, La Fausse Ruine et le Peintre. Elle fut de toutes nos "missions", comme lorsque nous partîmes sur les routes départementales normandes à la recherche de la troisième pointe du Triangle d'Or, à la suite d'Arsène Lupin. Je lui dois les photos de l'apparition de mon premier peintre du dimanche. Le Jardin et le Peintre, je l'ai situé dans son jardin blanc en Normandie. Au final et je le regrette, ce qui m'aura manqué pour dessiner les arabesques de cette harmonie anglo-française, c'est le côté gentleman que ni Harry Dickson, ni Sherlock Holmes n'auront suffi à codifier pour moi.

je l'emmenai chez le
bouquiniste d'à côté

Adieu à Ann H que j'accueillis personnellement à la Galerie Templon pour sa première journée de travail. Nous faisons en chœur le planton devant la galerie qui n'ouvrait qu'à dix heure trente — je me demande quelle affaire me pressait. Pour nous réchauffer, je l'emmenai chez le bouquiniste d'à côté voir des estampes japonaises. Je laisse planer cette allusion sexuelle parce que Ann, qui reste une très belle femme, était vraiment une très jolie fille avec un teint de peau clair — sans doute son ascendance anglaise.

Son esprit en aura fait l'égérie définitive de mes familiers. Mais d'autres ont dû s'en enorgueillir, à commencer par Léo Castelli qui à New-York résidait pourtant sur une autre planète artistique. Si Philippe Royer, qu'elle épousa, fut si facilement accepté, c'est parce que Ann l'ayant choisi, il eut aussitôt sur nous l'avantage au service comme on dit au tennis, et sut remporter le jeu.

Tant de perspicacité,
d'esprit de pénétration

Adieu à Catherine F que je vis régulièrement, quand il fut question de réunir documents et informations pour la première monographie dont je faisais l'objet. Sachez qu'elle a écrit le texte de référence sur mon travail (pour le cas où cela vous intéresserait). Tant de perspicacité, d'esprit de pénétration de mes œuvres n'ont pas suffi à me garantir l'exclusivité de son talent. Elle me "trompa" ensuite, tout aussi douée, avec Buren ou Lavier, etc...

Le fait est que, même durant notre période de proximité, je n'arrivais pas toujours à la reconnaître facilement en public. Ses coiffures à transformation la faisaient passer sans prévenir du châtain au clair mouton frisotté quand ce n'était pas à la rousse incandescente. S'il m'arrivait de la croiser à nouveau, je suis sûr que je retrouverais intact, comme dans mon souvenir, son sourire de collégienne.

je l'ai légué à mes enfants

Adieu à Jean L, ce nom pas vraiment artiste avec sa moitié évangéliste et son autre moitié marée noire. Je l'aurais porté comme un numéro matricule. Mais parce que je l'ai légué à mes enfants, je voudrais l'orner d'une belle image.

Pour la Biennale de Venise, je me rendis à Mestre afin d'y choisir une voiture à la casse. Sans le moteur et pour le même prix, le ferrailleur me monta quatre pneus à peu près conformes visuellement. Comment avais-je pu arranger mon affaire avec si peu d'argent attribué à la sélection "nationale", où seulement une indigente plaquette faisait office de catalogue... Etre de la sélection française ne semblait guère plus qu'une bonne partie de campagne

à laquelle je faillis ne pas prendre part, le Rectorat dont je dépendais ne m'autorisant pas à prendre un congé. Si je vous donnais le nom du gentil médecin*, qui me fit porter pâle tout en me recommandant la plus grande discrétion (sic), vous seriez amusé.

Sur une large barque à fond plat (vous avez remarqué qu'elles servent à tout à Venise; pour collecter les ordures ménagères comme pour les livraisons), la voiture fut juchée sur un plateau de planches mises en travers. On mis le cap sur la cité marine qui, entre Giudecca et palais des Doges, ouvrit pour moi seul les ailes blanches et roses de sa gloire - le genre d'émotions réservées à un artiste jeune.

Il ne manquait à la scène ni le vent, ni les embruns, ni le tangage, ni l'excitation, ni le bruit, ni en sens inverse un enterrement. C'est fou la circulation maritime qu'il peut y avoir un matin ordinaire à Venise. On accosta par derrière entre la caserne des pompiers et le pavillon français. Dans le bosquet attendant je devais, selon mon projet, utiliser l'épave de voiture comme une cabane à outils sonorisée. Ce fut ma seule voiture. On comprendra qu'après cela, Mini-mock ou Rolls ne pouvaient que me laisser indifférent. De toute façon je ne sais pas conduire.

En raison de nombreux oiseaux au nid, Jacqueline Le Gac ne put me suivre à Venise. J'avais aimé, dès que je l'avais vue, cette parisienne en trench-coat bleu outremer en velours finement côtelé. Dans sa blouse blanche d'étudiante en arts plastiques, elle n'était pas mal roulée non plus — bon-! je ne vais pas bramer comme le cerf en rut, mais vous me comprenez. Nous aurons été tous les deux comme ces oiseaux nichant sur un îlot rocheux surplombant les abîmes, qui, au milieu d'une colonie de milliers de leur espèce, gardent toute leur vie le même partenaire.

Cette note est un peu longue, forcément, je me suis fréquenté plus que d'autres.

* Le Dr. Boltanski, aux portes de l'Académie de Médecine, par déontologie et parce que foncièrement honnête, était gêné de faire un faux certificat de maladie.

Elle officiait aux côtés

Adieu à Catherine M. la première image qui me vient est celle d'une belle anthropophage. Elle officiait aux côtés de Journiac à la Galerie Templon — la petite, celle de la rue Bonaparte. La messe se terminait par l'absorption du sang même de l'artiste. Elle fut la première à l'ingérer. De là ou j'étais, c'est-à-dire derrière, cela se présentait comme des espèces de boulettes. Ma grand-mère préparait la sanquette de même : mie de pain, persil et sang de canard passés à la poêle.

De loin en loin (il faudrait que je sorte plus souvent), quand je la croisais, j'appréciais son tutoiement sans arrière-pensée. Elle ne me paraissait pas être une personne à regarder ses chaussures pour vous éviter et se réserver de saluer plus important que vous. Bien que les remous et les prises de position de Art Press fussent diversement commentés, je n'ai jamais rencontré quelqu'un pour dire du mal de sa rédactrice en chef autrement que sur un plan intellectuel. S'il est possible de juger des femmes au travers des hommes qu'elles choisissent, Jacques Henric n'aura pas amoindri son image, au contraire.

Le jardin descendait en pente douce

Adieu à Jean-Olivier H, un curieux mélange de cousin Pons et d'artiste contemporain. Avec Jeannette et les deux garçons (un brun et un blond délicat comme une jeune fille), ils habitaient dans une boucle de la Seine, à Andrésy, lieu d'une aventure d'Arsène Lupin. Le jardin descendait en pente douce jusqu'au chemin de halage. L'autre maison que je lui ai connue se situait dans le même environnement, un attachement de jeunesse sans doute à ce fleuve au bord duquel ses parents possédaient une pompe à essence pour péniches — quel peut bien en être le nom en terme de batellerie ?

Vous pouviez passer des après-midi avec lui sans rien savoir. Tout, les procédés comme les simples éléments de la biographie, semblait dissimulé. Le peintre détective qui est en moi ne pouvait pas manquer de remarquer ces belles pièces anciennes, toujours originales et parfois bâchées (je me rappelle une somptueuse roulette marquetée d'un ancien palace) qui, mêlées au mobilier de la vie courante, suggéraient un commerce d'antiquités comme dans Muriel de Resnais, ce qui vous persuadait vite que si vous tourniez le dos, la table de la salle à manger risquait aussitôt de disparaître, vendue à un client de passage.

Les mots étaient pour lui une forêt inextricable — j'ai connu ça; je sais que ça passe. Le mystère n'était peut-être que cette incapacité à formuler.

Tout était pourtant réuni

Adieu à Henri-François D. A cause de lui que je ne connaissais pas personnellement, on frôla une première fois le clash dans un dîner à Saint-Denis de La Réunion. Tout était pourtant réuni pour la parfaite réussite de la soirée. Son nom arrivant dans la conversation en présence de son chef de service, Hervé Gauville pour ne pas le nommer, celui-ci prit violemment sa défense.

Pour ma part, je pus juger de sa rigueur dans sa manière de mener ses interviews. Avec lui, pas de ces petits intertitres assassins ou de ces légers caviardages qui vous font dire tout autre chose. Il ne procède qu'avec votre accord.

Une autre fois, le remerciant d'un article, ma lettre à peine postée j'eus ce sentiment, qui ne m'est pas inhabituel, d'avoir en même lieu et place déjà écrit à la même personne dans les mêmes termes. Cet affreux aspect Dupond-Dupont de l'écriture qui m'assaille parfois, le côté stéréotypé de cet usage — les dédicaces en sont un autre. L'effort d'originalité et l'utilisation particulière de la syntaxe ne suffisent à les dissimuler. Le plus fort est celui qui se tait (cf. Duchamp). Abstenez-vous dans ce microcosme de l'art où la parano rôde.

des démarches pour obtenir un espace publicitaire

Adieu à Hervé G l'envoyé spécial, j'adore ce mot, et mon coéquipier pour notre voyage artistique en ballon. Dans le sillage de deux jeunes Rastignac, dont c'était le projet, Pierre-Jean Galdin et Jean-Marc Ferrari, comme seule l'époque Lang en permit l'éclosion (ce qui changeait des cauteleuses nominations, aussi justifiées qu'elles fussent, des favoris des Amis du Musée Beaubourg, le pré carré culturel de la bourgeoisie un moment débordé par tous ces nouveaux venus mettant les pieds dans le plat), nous étions allés le relancer à son journal. Moi, toujours très "idiot de la famille", je pensais que nous entreprenions des démarches pour obtenir un espace publicitaire, ne m'imaginant pas encore qu'un grand quotidien comme Libération s'implique davantage : le compte-rendu de chaque jour, entre ciel et pâquerettes, au-dessus des bastides du Tarn avec deux équipages complets d'aéronautes, un journaliste et un peintre à bord, deux photographes au sol sans compter l'aréopage sur place cela va de soi. Même s'il arrive à Don Quichotte, inversant la course du temps, de trouver la suite de ses aventures dans de vieux papiers à l'encan, notre exploit fut de resserrer l'écart entre la geste et la légende. Notre survol des populations avait lieu au lever et au coucher du soleil, c'est-à-dire quand le vent tombe (il faut bien que vous appreniez quelque chose) et qu'il n'y a plus le risque d'être emporté jusque chez les sauvages comme dans Jules Verne. Je me suis quand même foulé une cheville.

Il vivait dans une communauté

Adieu à Jean-Hubert M, “chercheur d'étoiles”, suggérant par là quelque ingénieur en blouse blanche penché sur un écran où de rares points lumineux font « tit ! tit ! » en attendant la fin du Monde. Avec humour ou pour se protéger d'artistes qu'il jugeait trop entreprenants (il exerçait déjà (!) à l'ancien Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris sous la férule de Bozo), il éludait ainsi la question de sa profession. Il vivait dans une communauté comme c'était à la mode, dans un grand appartement — avant que cela n'achoppe comme toujours sur la question de la vaisselle ou de l'occupation de la salle de bains. Un poète américain organisait des soirées et nous confiait les couvertures des deux ou trois numéros qui furent tirés de sa revue ronéotypée. J'ai son nom sur le bout de la langue, ça commençait par un S (ou par un C). Je ne supportais déjà pas la position assise sur le plancher, à cause de segments trop longs/trop courts placés aux mauvais endroits de mon corps je suppose.

La cérémonie de son premier mariage fut une réussite. Nous étions déguisés. Avec Jacqueline, nous nous changeâmes à côté, chez ses parents rue des Bauges, avant de nous rendre à pied en tenue impressionniste sous la neige ! et par une nuit noire au cinéma du Ranelagh, lieu des festivités. Sur la scène, les belles-sœurs de la mariée et même belle-maman (écossaise ?) donnèrent des numéros de music-hall. Un feu d'artifice. L'image que j'ai ensuite de lui se brouille.

un problème non résolu

Adieu à André R et à Nady. Je ne me vois pas faisant leur connaissance. Pendant des lustres, nous avons passé le 15 Août sous leur cerisier, derrière la petite maison de notaire qu'ils avaient achetée à Saint-Lubin-des-Joncherets. Cette maison recelait pour moi un problème non résolu. La pièce des clerks, côté rue, communiquait par un petit couloir avec le bureau du notaire, côté jardin. Une porte capitonnée abritait les secrets des hobereaux. Je ne m'expliquais pas, puisque ce couloir secret n'était pas pris dans l'épaisseur des murs, où pouvait figurer sur le plan un vide entre deux pièces absolument contiguës. C'est la force de l'écriture (Edgar Allan Poe l'a montré) de vous mener tout droit à la solution. Je viens de dénicher cet espace entre le mur et la volée d'escalier qui menait à l'étage.

André Raffray m'a fait prendre conscience de ma vanité d'artiste. Je considérais qu'il fallait, comment dire, l'informer, le mettre en garde, le rendre conscient des choses de l'art ? C'était oublier un peu vite qu'il avait eu la responsabilité du département d'animation cinématographique chez Gaumont-Pathé, et connaissance d'un milieu encore plus capricieux que celui de l'art; l'agitation, l'actualité n'étaient pas son affaire. Il a su s'entourer d'un petit groupe de fidèles influents. André est un artiste non seulement pour artistes, comme l'a écrit Pontus Hulten, mais aussi pour conservateurs de musée dont le désir demeure, et c'est légitime après tout, de tutoyer l'art du passé.

deux petites plumes “sommitales”

Adieu à Erik D. Je veux, je voulais lui casser la gueule à cause de sa naïve bassesse dans une affaire grave — déjà que je n’aimais pas les Sagas Nordiques.

Mes poussées d’adrénaline ne doivent plus être les mêmes parce que j’ai trouvé réussis ses rochers avec deux yeux et une bouche gravés (des halloween poids lourds) et deux petites plumes “sommitales” comme on dit dans les catalogues d’Art Premier. Cela ne fait pas oublier Max Ernst, mais me rappelle avec délice une bande dessinée de mon enfance, Red Ryder le cow-boy et sa “copine” Petite Flèche, une minuscule squaw enfant qui le suivait partout.

Elle lui servait pour ses tournées en Europe

Adieu à John G. J'aurais bien dû essayer de revendre son assez grosse voiture, comme il me le proposait pour me rembourser. Elle lui servait pour ses tournées en Europe. Nos photos-textes rentraient dans le coffre jusqu'à un mètre de large. Elle resta garée un temps rue des Rondeaux à côté de chez moi.

Enfin il aura quand même été l'ami américain. Il faisait des efforts pour parler français. « Carottes râpées » devenaient « carottes ratées ». Il inventa avec Suzanne, sa femme française, le Narrative Art. Sans lui nous n'aurions toujours pas visité New-York, où je fus conquis que l'on puisse, par moins dix-sept degrés (Ah ! le blizzard), se faire livrer de la soupe au chou bien chaude dans un carton avec ce goût délicieux et irremplaçable que donne l'os de cochon — ma grand-mère n'oubliait jamais de l'ajouter pendant la cuisson. C'est ça le côté pionnier, Paris a tout oublié.

Il n'était pas encore

Adieu à Daniel C, pour moi le parrain avant tout de Baudoin Lebon (à chacun ses références, petites ou grandes). Il m'acheta plusieurs œuvres qu'il donna à Beaubourg. Il n'était pas encore le chantre de la Résistance française. Paradoxalement circulaient sur son compte de faux bruits, comme quoi certains avaient bien intérêt à le désamorcer dans l'ombre. Je repense à lui en statue d'Elseneur.

elles se jouxtaient

Adieu à Baudoin L, tellement jeune que nous pensions parfaire sa formation. Il avait déjà travaillé à la Galerie Iolas, la meilleure de Paris avec sa jumelle, la Galerie Denise René; elles se jouxtaient.

Après la rue des Archives, où il exposa les premières sculptures de Pagès, il monta ce bijou rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Il fit faillite comme tout le monde pendant la crise. Il repartit de plus belle. Parmi la multitude de flashes qui me traversent l'esprit, je retiendrai une calme, familiale et affectueuse partie de campagne en lisière de forêt à Clairefontaine avec, en toile de fond, une jolie maison à colombage à la Arsène Lupin. Je vois bien qu'il a pris sacrément de la bouteille comme marchand d'art, mais pour moi, il reste éternellement un jeune homme.

je restai un peu en
arrière

Adieu à Suzanne P la princesse aux beaux yeux froids. Cela vous étonne ? Vous allez voir comment deux images se télescopent. A la sortie de la FIAC, l'ayant aperçue, je restai un peu en arrière pour ne pas l'obliger à la conversation. Se retournant, elle échangea avec moi quelques impressions. Nous parlâmes avec animation tout en marchant d'un bon pas. A la hauteur de cette espèce de monument au pont de l'Alma, devenu funéraire depuis la mort de Diana et finalement assez réussi avec toutes ces lettres scotchées, ces photos, ces fleurs déposées par d'anonymes lecteurs de ce genre de presse, un car touristique tout de noir vêtu jusqu'aux vitres nous coupa la route à vive allure. Elle, le visage tourné vers moi, continua sa course. C'est miracle qu'il ne l'accrocha pas... et je n'ai pas eu le réflexe protecteur de la prendre par la taille ou autre. L'Histoire de l'Art ne pourra pas porter à mon crédit ce beau geste.

une légende vivante

Adieu à Pontus H qui a une si belle “carrosserie”. Avec Jacques Caumont il partage le privilège d’avoir un très beau crâne — des ancêtres communs sans doute que je vois remonter la Seine nuitamment, laissant filer le drakkar jusqu’à la rive, toutes rames suspendues, l’ancêtre de Pontus repartant après sa rapine, l’ancêtre de Jacques qui n’en était peut-être pas à sa première, se laissant séduire par une belle du coin, refrénant son premier mouvement qui avait été de l’enlever (je vous brosse là tout un pan de la civilisation).

Quand Pontus est arrivé à Beaubourg, il était une légende vivante. Je pense à lui avec un plaisir très vif (renouvelé par mes petits enfants qui adorent cet endroit), devant la fontaine créée par ses amis Nikki de Saint-Phalle et Jean Tinguely. Je me sens dans son jardin comme s’il était toujours l’hôte du Centre Georges Pompidou — irremplaçable.

On a tellement écrit sur lui

Adieu à Harald S. Je l'appelais Harry comme les autres. On a tellement écrit sur lui au cours de ces décennies qu'il ne reste plus rien pour le plumitif. Je retiendrai cette nuit étoilée où nous traversions en groupe un pont de Lucerne, bras dessus bras dessous. Il y avait Ingeborg Lucher sa compagne, une flamboyante Lou Andréas-Salomé, en mieux encore.

deux égéries n'étaient pas de trop

Adieu à Jean-Michel M, et à Nicole l'égérie de mes familiers. Vous vous dites, mais il me semble que Ann Hindry l'était déjà ! C'est vrai, mais pour nous, deux égéries n'étaient pas de trop. Nous méritions plus que d'autres d'être ses "chéris".

Jean-Michel est bon en tout : la natation, la cuisine, le canotage, le cinéma (si vous n'avez pas vu son Bram Van Velde, vous n'avez rien vu des films d'art), la télévision (où il invente un style grand reportage qui ne se plie pas à la grille des programmes; qui détermine sa durée sur l'ampleur et la complexité du sujet abordé sous tous les angles), et la peinture, surtout la peinture. De tous les peintres de l'effusion des constituants de l'œuvre, il est le plus voluptueux.

Si l'art avait fait de moi ce que j'en attendais, c'est-à-dire un homme accompli, je serais fait d'une partie de Jean-Michel, d'une autre de Claude Viallat ou de... ? Pour ne pas les vampiriser davantage, j'aurais le physique de Rios le joueur de tennis, et pour la complexion générale, l'aboulie funambulesque de José Tomas le torero et... ah, mais non ! ce n'est pas possible ! l'article n'existe plus, pas la voix de Mastroianni S.V.P., d'ailleurs on ne sait pas ce qu'elle donne en anglais ! Bon, dans ce cas donnez-moi la voix de André Dussollier.

Et encore, en parlant ainsi de Jean-Michel, je me situe en dehors de leur fan club ("les Parfaits").

Ce n'était plus
magritien

Adieu à Jacques M avec sa belle gueule à la Dashiell Hammet. Je me rappelle encore la première peinture de lui que j'ai vue reproduite : devant une façade d'immeuble pendait une corde. Ce n'était plus magritien, pas davantage Pop'Art selon l'ordre du collage publicitaire peint, mais autre chose, un paysage urbain comme si le peintre en se retournant avait soupçonné à quelque détail qu'une chose se tramait.

Adieu à Peter K le "lion", pas celui de la Metro-Goldwyn-Mayer qui gronde, qui semble toujours un peu chasser une mouche qui l'importune, non ! celui de Belfort : beau port de tête, large flanc, force contenue.

Drôle, inattendu,
héroïque

Adieu à Jacques de L. V. Pour moi il remontera éternellement le trottoir de la rue Beaubourg avec un châssis à tableau passé par-dessus la tête, en travers de l'épaule et barrant le buste, comme les "boyaux" des coureurs cyclistes avant Louison Bobet. Drôle, inattendu, héroïque, tel qu'il m'apparut par ce beau matin ensoleillé de semaine.

Serait-ce possible

Adieu à Raymond H. Nous fûmes sur le même divan, pas de Freud mais d'une personne chez qui nous passions la soirée et dont il faisait très grand cas, appartenant au panthéon féminin du monde de l'art ? Serait-ce possible que ce fût Colette Allendy ou je me trompe ? Pourquoi ce nom me vient-il ? Qui était qui ? Comment étais-je arrivé là ? Au Purgatoire, je lui poserai la question.

je ne pouvais pas
le savoir

Adieu à Claude R. Je regrette de ne pas avoir donné une œuvre pour la vente de charité qu'il organisait; je ne pouvais pas le savoir si impliqué.

C'était parti mon kiki, il y avait autant de ventes aux enchères que de bonnes et terribles causes à défendre. J'en avais par-dessus la tête de tout ce malheur et de cette braderie de l'art. De quoi étais-je responsable pour me mettre toujours en croix pour les autres, avec en plus ce méprisant sous-entendu que mes œuvres, ni pures, ni froides, ni hard, ni gore, devaient "bien partir" à la vente.

à la terrasse du café

Adieu à Catherine I ma galeriste de Saint-Paul-de-Vence, pleine de gaîté et de santé, un bourgeon près d'éclater après la montée de la sève printanière.

Dans la chambre-pigeonnier, il y avait l'édition originale de Marchand du Sel de Sanouillet avec la jolie reproduction du Grand Verre sur rhodoïd, un de ses premiers achats d'étudiante qu'elle ne voulait jamais m'échanger.

Avec Jacqueline, nous descendions prendre le petit-déjeuner à la terrasse du café. Le premier "carreau" de pétanque ouvrait déjà la pièce qui se joue depuis Prévert et Yves Montand sur le terrain de boules. Je retiendrai encore le cochon de lait rôti mangé sous les chênes-lièges en haut du col de Vence. Il y avait des bébés partout, rejetons des filles et belles-filles de Francis son mari. Il ne me semble pas inventer tous ces seins roses dans les taches de soleil, ni les dernières gouttes de lait sur les lèvres des marmots repus. Ils devaient se réveiller ensemble comme un chœur assourdissant de cigales.

le “oui de lassitude”

Adieu à... et j'en oublie forcément, Aurélie, Madeleine, Romane, Jennifer, Nathalie, Karine, Véronique, Carole, Laurence, toutes stagiaires à la Galerie Templon. J'en ai vu de rougissantes au moment de rencontrer l'artiste. Inexorablement ces belles enfants vous servaient bientôt le “oui de lassitude”, quand vous vous annonciez au téléphone — la scission entre leurs études dans les livres et le vécu de l'art contemporain. Marie-Françoise, Delphine et Elodie échappèrent à ce syndrome.

Ils ont “lancé” le quartier

Adieu à Michel et Liliane D-D. Au début, lui habitait rue de Rome (non loin eurent lieu les “Mardis” de Mallarmé), puis ensemble dans le Marais à deux adresses successives, avant de dénicher cette magnifique fabrique qui leur sert de librairie-galerie rue de Lappe. Ils ont “lancé” le quartier. J’ai toujours considéré Michel et Liliane à la fois comme très proches et très lointains. Je ne sais pas comment s’est installée cette gêne entre nous, mes œuvres peut-être ?... ça, ça fait mal ! Pour saluer Liliane, je ne sais toujours pas si je dois lui serrer la main ou l’embrasser. Pourtant elle est attentive. A une vente d’art africain à Drouot, dans une salle pleine à craquer, elle n’hésita pas à m’appeler, me réservant une chaise à côté d’elle. Nous avons tout pour être amis durablement. Je suis furieux rétrospectivement de tout ce que j’ai perdu avec eux. Un artiste isolé est un artiste bête.

Aujourd'hui m'aveugle l'évidence

Adieu à André C et Bibiche. Elle lui avait permis de fuir la Roumanie. Aujourd'hui m'aveugle l'évidence du grand exemple que fut pour lui son compatriote Brancusi : la marche à pied pour gagner Paris, les modules de la Colonne sans Fin, Cadéré en fit une nouvelle synthèse.

J'ai fait sa connaissance au Centre Américain du boulevard Raspail pour Work in Progress. Dans le jardin, il nous proposa de tresser avec de la cordelette le portail déglingué. Il était lancé comme nous tous dans ce genre d'activité parfaitement inutile, dans la vacance de l'œuvre. Peu après, il commença ses marches à travers l'Europe avec le fameux "bâton" qui indisposait tant galeristes et conservateurs que ce geste parasitait. Son anxiété le faisait me tenir au téléphone pendant des heures alors que je mourais, non pas de le reconforter, mais de sommeil. Vous n'avez pas remarqué que le numéro de téléphone pour joindre le Marcheur de Kassel était et est encore le mien ? Il est assez surprenant pour moi que, non seulement le papier à en-tête de couleur verte fût commandé chez "Gérard Guyot", mon graveur de l'avenue Gambetta (il réalisa entre autres les cartons des Promenades), mais aussi sans que j'y fus pour rien la plaque apposée sur l'église pour les cinq manifestations A Pierre et Marie, une Exposition en Travaux — l'instinct grégaire des artistes ! J'ai l'original en cuivre dans mon musée, les artistes organisateurs lui ayant finalement préféré une plaque davantage d'époque en plexiglass.

Je ne suis pas loin de placer Cadéré sur la liste déjà longue des martyrs de l'art. A cela, à cause de nous, de notre indifférence, il doit d'avoir développé la longue maladie qui l'emporta ! Je l'ai félicité une dernière fois sur sa bonne mine à l'entrée de mon exposition à Beaubourg, où il campait avec le "bâton" comme à son habitude. Je ne savais pas !

Je ne pouvais que le décevoir

Adieu à Marcel B en costume croisé, col de chemise ouvert, émacié, un aigle il est vrai ! Apprenant que je l'avais connu, Jean-Michel Albérola m'interrogea avec une attente passionnée. Je ne pouvais que le décevoir. J'avais passé une après-midi en sa compagnie à faire antichambre dans les bureaux de l'exposition Prospect à Cologne. Il m'expliquait qu'il tentait de débloquer des crédits pour réaliser un de ses films. Il ne buvait rien, même pas du café — c'est fou ce que l'on en buvait à cette époque. Le premier réflexe dans ces bureaux était de vous en proposer. Précédemment je l'avais aperçu de la rue (rue de l'Echaudé), chez Yvon Lambert un jour de vernissage, seul, vraiment, comme une âme en peine. Tous, conformistes comme pas un, avaient filé ce soir-là à l'Opéra pour voir un ballet avec décor et costumes de Jasper Johns — c'était nouveau à Paris.

Chez “l’Italien” de Kassel

Adieu à Robert F. Je me suis toujours enorgueilli d’être comme lui du Gard, comme Claude Viallat, comme Daniel Dezeuze, comme Toni Grand. Chez “l’Italien” de Kassel je lui rappelai, mais il ne s’en souvenait pas, l’honneur fait à un inconnu de la visite de son exposition à la Galerie Jacqueline Ranson près de l’atelier Delacroix — j’étais bien placé pour en parler puisque l’heureux élu c’était moi. Dans ma gêne de tant de prévenance, je me rappelle confusément des diapos, d’un mètre pliant (de ce si beau jaune), d’une égoïne flambant neuve, d’une tasse comme au café du coin ! Il tentait de me persuader je crois que nous étions en l’an 2, 3 ou 4000 et quelque chose, et par conséquent de leur aspect archéologique ! Je “visitai” une autre fois avec lui son Poïpodrôme. Toute odeur fine et légère de menuiserie me le rappelle intensément. L’âme de Filliou est restée cachée dans le bois neuf.

Adieu à Marc D entrevu seulement, séduisant, blond, bronzé, sans doute terriblement intelligent. Il n'a pas eu le temps d'aller jusqu'au bout de cette transfusion qu'il vivait dans son corps et dans sa peinture.

Ses nasses effrayaient les poissons volants

Adieu à Daniel D, mon coup de cœur pour la saison 99 à la Galerie Templon, une exposition sereine, tout en décalage, pleine de la fraîcheur naïve d'un jeune pêcheur des bords du Gardon, joliment rustique là où le balancier a ramené les effets citadins pour adultes formatés, avant que, à nouveau... c'est bête parfois l'art.

Ses nasses effrayaient les poissons volants, ses cannes à pêche vibraient de messages chiffrés, non ? — pas un collectionneur (mais doit-on continuer avec ce mot qui ne veut plus rien dire chez nous ?) pour foutre en l'air son appartement et l'organiser autour d'un salon d'été, une catégorie de cannes à pêche de Daniel Dezeuze, tendues à se rompre sur leur fil de nylon, ferrant l'espace.

il aurait fallu
la contourner

Adieu à Toni G. Pas de chance avec lui, j'eus le malheur de tomber en arrêt devant une de ses sculptures de résine et de chair luisante translucide, miel et incarnat, énorme. Dans l'entrée de mon appartement il aurait fallu la contourner par un étroit chemin. Catherine Issert, à qui je m'ouvris de l'objet de ma flamme, m'incita à lui écrire. «-Cela lui fera sûrement plaisir. Il est du genre à attendre à côté du radiateur une marque d'intérêt ». Me ressaisissant, je n'allais sûrement pas proposer un échange — ce maudit usage entre artistes qui vous fait aller au-devant des pires camouflets ! et pourtant si, je le fis... Aïe, aïe, aïe !

Pour rester un instant sur cette mauvaise longueur d'onde, je dirai aussi Adieu à Bernard Frize. Admirant en sa présence, à la FIAC, une de ses peintures gélatineuses et chantournées comme au Grand Siècle, il me dit « ne pas comprendre » que je puisse comprendre ses intentions tautologiques, entre son nom et ses œuvres ? Bien sûr nous n'utilisons pas le même pinceau "traînard" n'est-ce-pas. Allez, assez de fading ! Tu parles là d'outre-tombe, tu n'as plus de rancœur contre personne.

Comment faire ?

Adieu à Daniel A. Avec les personnalités du monde de l'art, on peut toujours être taxé de complaisance à leur égard. Comment faire ?

C'est une perle pour une maîtresse de maison américaine, à qui il peut proposer de découper un jambon (cuit ou cru ? peu importe !) dans les règles de l'art. J'ai retenu qu'il a sauvé un ami, c'est l'ami qui le racontait, de la noyade (dans le Nil, comme Antinoüs ?). Je suis assailli du même doute, parce que ces faits m'ont toujours paru extraordinaires de déterminisme artistique, en rapportant que Catherine Millet, Daniel Templon, Jean Frémon et lui furent condisciples quelque part.

Cela n'a rien
de remarquable en soi

Adieu à Anne D qui m'échangea un grand dessin, une étude à la pierre noire et à la sanguine, une planche d'anatomie que lui avait dédiée Burne Hogarth, le génial dessinateur de Tarzan, lors d'une visite des critiques d'art et de leur président Georges Boudaille à l'école de dessin qu'il avait créée. Qu'ajouter de plus, si ce n'est que mon "don du dessin" se manifesta précocement par des copies de cette bande dessinée justement. Cela n'a rien de remarquable en soi, ce qui en a c'est qu'une vie, la mienne (la vôtre si vous arrêtez de crâner), tiennent en si peu de chose et dans un monde dont on peut facilement faire le tour.

Malgré son physique de tennisman

Adieu à Alfred P. Il apparut dans “le milieu” dès la sortie de ses études d’Histoire de l’Art. Malgré son physique de tennisman, il n’y a aucune raison de l’associer spécialement à des atmosphères sportives, et pourtant ! Venu chez moi pour régler mon exposition à Beaubourg, il nous trouva avec mon fils, les mains pleines de cambouis, en bas de l’immeuble dans l’arrière-cour où je l’aidais à remettre en état un tandem, une magnifique machine des années Trente — c’est vrai que je donne avec complaisance dans cette image d’artiste, mais ne mérite-t-elle pas attention à cause de l’Histoire de l’Art justement ! Une autre fois, c’est entre les cordes d’un ring que je le retrouvai face à Jim Palette qui, pour animer une émission sur l’art, nous la jouait à la Arthur Cravan. Il se disait pas mal de bêtises jusqu’au moment où Alfred Pacquement, ignorant la farce, releva le défi et maintint des positions de régulation nécessaires pour le téléspectateur attentif que j’étais.

pour observer à la dérobée

Adieu à Lenda, et Piero C le graveur de Picasso. Je les vois en saltimbanques, quelques chiffes (Picasso en écartant le linge qui séchait à leur fenêtre voyait un peu la mer — sans être irrévérencieux, sûrement entre les culottes et les bas seize deniers avec couture de Lenda ?), une presse à bras pour bagage, une belle jeunesse et cap sur la Côte d'Azur, et Picasso qui les attend sans le savoir encore. Il m'est arrivé d'arrêter mon trait sur le cuivre pour observer à la dérobée Piero Crommelynck, et chercher à situer avec exactitude les yeux d'escarboucle du génial espagnol dans la proximité de ce beau visage faunesque. Lui, ayant bien compris ma psychologie de midinette envers les grands artistes, n'arrêtait pas de me dire « Là, Picasso a fait de cette manière » avec une gravure originale à l'appui. C'est ça l'apprentissage de la gravure !

coiffeur pour dames

Adieu à Gérard F. J'ai revu hier sans plaisir son film à la Cinémathèque, un gag visuel même pas sinistre. Dès que la surface bleue apparaît on a compris, il y a une minute de trop sur les trois (où est Godard là-dedans ? C'est vrai qu'il a toujours eu ce côté déplaisant de collectionner les célébrités : Aimé Maeght, Jean-Luc Godard, Marin Karmitz, Régis Debray. Et puis, moi qui suis chauve, je n'aime pas ses cheveux ondulés de coiffeur pour dames). Simple rancune de ta part, n'oublie pas J. Le Gac qu'on s'était promis de placer ces épiphanies sous l'aile blanche en plumes d'édredon, de Verts Paturages... Mais place au diable, Alléluia !

A une projection de petits films d'artistes (c'était dans un amphi, juste après 70 en tous cas, je n'avais pas encore travaillé avec Michel Pamart), arrivé en retard et se frayant un passage dans la rangée, il n'avait pu manqué d'accrocher du coin de l'œil les dernières images du film en cours, si je puis dire (onze mètres de pellicule, de la longueur du couloir de votre serviteur). L'organisateur de la séance annonça son arrivée. Pour entamer le débat on lui demanda son impression à chaud. Comme si ce n'était pas assez de nous écraser les pieds, le susnommé de mégoter aussitôt sur mon bout de chiffon accroché dans la nature. Il s'assit à côté de moi, "le réalisateur". Je lui aurais allongé un direct qu'un peu de sang (et pas de rouge email) aurait coulé de son nez. Depuis j'admettrais que d'autres vivent en sa compagnie, l'apprécient peut-être, mais ce film ? S'il s'avérait que je me trompe, cela n'entamerait pas ma détestation pas plus que d'être bon ou mauvais au baby-foot — encore que j'étais pas mal en ce domaine dans les positions arrières. J'avais un amorti du goal, de la main gauche, et une relance du fond avec le poignet droit qui transperçait la défense et rentrait dans la boîte adverse avec un fracas du tonnerre !

Sur le Time Machine

Adieu à Jean F, un fameux coup de fourchette, une ligne de sportman, et à Françoise. Elle est l'élégance. Sur le Time Machine, le dernier bateau à aubes en fonction, celui de Mort sur le Nil avec ses seize minuscules cabines, quand leur couple apparaissait au bastingage avec la tenue du jour, c'était virtuellement les beaux invités de L'Invention de Morel de Adolfo Bioy Casares, mon livre de chevet. Ils donnaient à notre petit groupe une distinction que les autres passagers secrètement nous enviaient; lesquels ne manquèrent pas de me le faire remarquer durement lors d'un transbordement, quand je fus pris en "otage" et isolé à une de leur table — pour eux nous étions "snobs", et moi qui me voyais déjà en dandy !

sa peinture parle pour lui

Adieu à Antoni T, le sombre et très sévère peintre espagnol, que je côtoyai pour la première et unique fois dans le tout nouveau sillage de la Galerie Maeght-Lelong, un style de galerie que je n'avais pas goûté jusque-là, le grand style, Daniel Lelong par ses libéralités aplanissant tout des choses ordinaires de l'existence. Plus splendide, si c'est possible, il m'apparut à Roland Garros (encore une première pour moi qui n'aime que le cyclisme), lors d'une garden-party à laquelle étaient invités les artistes ayant réalisé les affiches du tournoi.

Quant à Antoni Tàpies, sa peinture parle pour lui.

Adieu à Yvon L. Jacqueline l'apprécie depuis que chez les Fuchs*, placée à table entre les deux frères (j'ignorais qu'il en avait un. Juriste ? Jacqueline un peu enivrée par l'ambiance ne se serait-elle pas trompée ?), ils parlèrent chiffon ensemble. Elle s'était follement amusée avec eux.

* Gilles et Marie-Françoise mériteraient à eux seuls un long développement. Mais retenons pour aujourd'hui que je dois à Gilles Fuchs d'avoir fait les vitrines de Nina Ricci, ce qui répond mieux que le musée au canevas de réussite imaginé par un enfant pauvre. Oui ! je réalise ce que peintre à quinze ans j'ai rêvé. Et rien, ni la théorie, ni la connaissance, ne peuvent infléchir ce destin. César a aussi parlé de cela; notre société française avec ses anciens fils de pharmacien ou de marchand de chaussures montés en graine, continuant leur lutte des classes en se berçant d'une supériorité introuvable, le lui ont assez fait rentrer dans la gorge.

des cagibis des années Cinquante aux lofts des années Quatre-vingt

Adieu à Carla (elle parle deux, ou trois langues ?) et à André M, le photographe attiré de ce microcosme durant un demi-siècle. Devant la difficulté d'obtenir la moindre photo de sa part, je n'étais pas le seul à penser qu'il ne mettait pas de pellicule dans son Leïca, d'autant qu'il photographiait sans flash et sous n'importe quelle lumière ou absence de lumière. En aura-t-il connu des générations d'artistes, et des ateliers en tous genres, des cagibis des années Cinquante aux lofts des années Quatre-vingt. Pour réaliser ses "photos de reproduction", il passait des communs du château de Machin, l'artiste fortuné, à la chambre de bonne de l'artiste du vingtième arrondissement dans la même journée, avec une espèce d'éthique de discrétion, et un côté reporter capable de maîtriser n'importe quelle situation — nous l'avons vu, dans un de ces repas de vernissage survolté où même Léo Castelli ne trouvait pas à s'asseoir, "dégoter" une table bien placée pour nous quatre !

Dans Le Monde

Adieu à Bernard L-V. Il s'est « suicidé dans son château », apprend-on dans le journal qui n'accordait que « le couloir qui mène à son atelier » à Bernard Buffet, suggérant par là une hiérarchie devant la mort, là où il n'y a sans doute qu'une nième terrible détresse et un désir éperdu de reconnaissance publique dans le cas qui nous occupe. Ce genre de détails en dit trop ou trop peu pour se faire une opinion.

Dans Le Monde on le présentait presque comme un Artaud foudroyé. Nous, nous le trouvions plutôt fat vu de près, une sorte de décalque de Jean-Edern Hallier dans le domaine moins médiatique des arts plastiques. La vérité serait sans doute d'accepter de le voir maintenant à la fois de près et de loin. Mais cela est impossible. A cela on devine comment s'écrit l'Histoire de l'Art.

le nom de Carmaux

Adieu à Marcel L avec ce prénom canaille, qui lui va bien, de maillot de corps et ce nom qui chante les couleurs avant de se mésallier en Lefranc & Bourgeois. Rien que dans ma collection, on trouve la célèbre marque sur une palette en carton avec son arc-en-ciel de douze pastilles (couleurs sans danger) avec, collé, le joli pinceau demi-penne et poils (comment parler autrement), et sur une ancienne et grande boîte de pastels du début du siècle, que l'on m'a offerte, assortie de deux estompes en peau de chamois S.V.P. bandées de cuir fauve.

Hier il a prononcé le nom de Carmaux. Je venais de le lire dans le texte d'un ami, paru au sommaire du numéro 40 de Dragée Haute. Deux fois dans le même jour, ce nom d'une petite ville jamais entendu depuis Jaurès, les grandes grèves de 47 (?) et le championnat de France de rugby de 51, c'était un signe ! Il dit que l'endroit était le cul du monde, une amie pour corriger évoqua d'extraordinaires peintures dans l'église (sans nul doute le décor de rinceaux et les peintures de la Renaissance italienne à la voûte de Sainte-Cécile, la cathédrale d'Albi). Mes très ignorants amis, on voit bien que vous n'y avez pas vécu. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait mille choses extraordinaires, la bite du demeuré grosse comme une rave, la propriété du Marquis qui vous aurait fait baver d'envie, entièrement enclose avec château, laiterie, bergerie, fier et haut colombier de briques roses, parc, étang, bois, sapinière, prairie avec, un peu plus loin pour ne pas déparer, l'escalier monumental de Fontgrande (le premier dans ma mémoire avant celui du Cuirassé Potemkine), qui ouvrait sur la colline comme à des princes, le chemin de la cité des mineurs, et des adolescentes de mon âge en basquets et tenues blanches, je vous dis qu'ça ! des anges à bicyclette qui filaient à toute allure, insaisissables.

Je vais comme à la messe quand il se lance dans les histoires de culture des choux à cochenilles, lesquelles récoltées et brûlées donnent le carmin (?). Ces souvenirs de fabrique remontent jusqu'à Chardin. Il a tort quand il pense qu'il y eut dans le système des Beaux-Arts deux révolutions : l'avènement du tube de couleur qui libéra les peintres de l'atelier (Picabia préparant à son hôtel à New-York son exposition, Magritte ne faisant pas une tache dans le salon — Georgette ne l'aurait pas permis et elle eut raison de le tenir à cette discipline), et l'acrylique à séchage rapide qui permit le grand format, dernier point que je récuse. « Marcel, vous n'avez pas toujours raison ».

Un homme d'une autre génération

Adieu à Olivier D. Il avait quelque chose d'épéiste dans le mollet, tendu en arrière, toujours frémissant sous un buste cambré, la main reposée sur la hanche. Un homme d'une autre génération par ses bonnes manières. Jacqueline, assise à table à ses côtés (mais les Le Gac, vous êtes toujours à manger : de la soupe à New-York, du cochon de lait à Saint-Paul-de-Vence..!), n'arrêtait plus de faire sa louange. Elle avait été stupéfaite de l'entendre dire que son entourage - qui fait penser plutôt à quelques trognes politiciennes trop loquaces - le considérait comme le raté de la famille.

son père peintre

Adieu à Roland T que je n'ai jamais vu — peut-être que si, dans un café près de Saint-Michel, côté quai, et à un cocktail où les dos de nombreuses personnes, hommes et femmes, faisaient écran. De cette mêlée d'admirateurs sortait à cadence répétée son rire de grelot fêlé. J'ai remarqué son respect filial qui le fit essayer d'entraîner dans son sillage son père peintre.

Le Centaure boitait bas

Adieu à C. Je le revois à l'ARC, flattant de la main le bas du dos (je n'ai pas dit qu'il leur mettait la main aux fesses) de deux ou trois pouliches de l'art, tout en leur servant des blagues ou des compliments et, rue Bonaparte, sortant de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts. Le Centaure boitait bas ce jour-là. Paris est si petit qu'il n'y a pas d'Olympe où se tenir pour nos grands artistes.

avec la précision du Littré

Adieu à Pierre S et à Colette qui fut sa condisciple il me semble aux Beaux-Arts, comme Henriette et Claude Viallat, comme d'autres sans doute, comme Jean et Jacqueline vos serviteurs. Il fallait le voir lever ses grands bras, pour mimer l'envol en formation serrée des flamands roses à l'embouchure du Canal du Midi (Agde ?) et étendre un voile ténébreux au-dessus de votre tête, car ces grands oiseaux ont, le saviez-vous, les plumes noires sous les ailes. En autodidacte je suppose, il sait tout et en détail avec la précision du Littré. C'est un des privilèges de la vie d'artiste de vous permettre de rencontrer un "trésor vivant" comme Pierre Soulages. La première fois et les fois suivantes, je ne pouvais m'empêcher de le regarder avec mes yeux d'étudiant, tel que je l'avais découvert dans un numéro de L'Œil abondamment illustré de ses œuvres. Je suis sûr que je l'ai encore, et je sais où dans ma bibliothèque.

A Sète une fois, en montant vers le musée Valéry, nous avons essayé sans succès d'apercevoir la maison qu'il avait fait construire, japonisante jusqu'à l'arbre pris dans la construction. Derrière le cimetière marin par contre, signe de connivence, une brise avait peigné sur une mer gris métallique d'avant l'orage d'étonnantes chevelures de lutteurs de Sumo.

Misérable mimétisme

Adieu à l'artiste X, Y, Z, celui par exemple dont je lisais le compte-rendu d'exposition au MAMCO de Genève, reprenant terme pour terme, matière et forme, le dispositif de Beuys avec ses boudins de feutre (ce que l'article ne disait pas). Était-ce assez bête, de l'appeler La Forêt ! Misérable mimétisme, pieuse ressemblance pour s'ouvrir le musée de moins en moins regardant ? Déjà que Beuys, avec sa pièce, était dans la suite évidente des sacs de charbon suspendus au plafond, au-dessus du brasero, par Marcel Duchamp à la Salle Surréaliste; toile pour toile, chaleur pour chaleur !

Et ce matin encore, au courrier, une annonce d'une autre exposition d'un autre artiste : deux voitures tournant sur deux cercles sécants jusqu'au moment aléatoire de la collision — mais quoi de plus que la pièce de Dennis Oppenheim à Prospect il y a vingt ans, mettant en branle selon cet exact processus deux trains électriques pour enfant, que l'on entendait des autres salles, poursuivant leur marche entêtante à la catastrophe. Étais-je le seul à Cologne ?

- Gina, Jeanne, signe

Adieu à Gina P, Jeanne d'Arc de l'Art Corporel. Regardant l'autre soir le film de Karl T. Dreyer (le dernier portraitiste je crois), la ressemblance m'a paru tellement frappante que je n'ai pas pu m'empêcher de faire une autre lecture : la salle des tortures, la roue avec les lames tranchantes, la récurrence des échelles, la saignée au bras, le feu, les cheveux coupés et le vêtement masculin qui semble avoir tant compté dans ce procès.

- Gina, Jeanne, signe (saigne) et tu sauves ta vie.

- ... et ta délivrance ? demande Antonin Artaud-moine.

- ... la mort ! répond Gina, Jeanne.

Après Work in Progress, à trois, nous avons mis au point La Concession à Perpétuité, un projet de groupe pour la Biennale des Jeunes (l'un de nous vola par la suite la moitié du titre). Avant l'installation définitive, on fit une répétition à la campagne, à Ecos où elle connaissait quelqu'un. Ce devait être un jour de départ ou de week-end. L'hélicoptère de la gendarmerie qui nous survola finit par atterrir pour demander des explications. Nous ne devions pas être très à l'aise, car aucun de nous trois, bien que pourvus d'appareils photos, n'eut le réflexe de prendre "la photo". On eut le prix à la Biennale. On se perdit de vue. Après sa mort seulement, je dis à sa douce amie Anne Marchand la conscience que j'avais de sa perte.

A l'appui de sa thèse

Adieu à Werner S. Il eut beau jeu de rétorquer aux artistes mécontents de l'accrochage de réouverture de Beaubourg que ce n'était qu'une question d'égo, faisant comme si le musée n'était pas le distributeur de chance pour l'œuvre. A l'appui de sa thèse, il citait la partie historique qui ne fut pas contestée. Evidemment, dans ces champs funèbres que préfèrent les historiens d'art, les morts toujours bêtement se taisent.

Je vous ai préféré Werner Spies dans le rôle de souffleur de bougies (d'anniversaire) à la plus pertinente, la plus amusante exposition à Paris, à la Galerie Enrico Navarra transformée en pâtisserie un 1^{er} Avril. Vous vous escrimiez avec bonne humeur et malice sur ce gâteau farce et attrape. Les flammes se courbaient, tremblotaient et repartaient de plus belle. Il me semble que vous donniez là une image plus spirituelle de l'art vivant. Quant à moi j'aurais tort de me plaindre. A la même exposition, j'annonçais clairement la couleur avec un gros millefeuille de chez Lenôtre, le gâteau que je préfère, imitant sur le dessus en sucre glace et chocolat la célèbre couverture du Masque. Le titre ? Le Peintre Fantôme bien sûr !

je vous aime

Adieu à B. Je ne reçois plus de nouvelles de la Benie, à cause peut-être de quelques mots acides à son égard -écrits plutôt que pensés - alors qu'il a, lui, l'impunité du bouffon. De ses mauvaises notes généreusement distribuées, personne ne s'en attriste longtemps. Sauf moi, justement parce que je vous aime, Ben et Annie, Ben en Clyde avec son costume croisé marron à fines rayures et Annie en Bonnie.

Nous étions allés dans une de ces tavernes pour touristes de Lucerne, où l'on boit de la bière et où, en se tenant affectueusement par le bras, on fait « la, la, la... » en se balançant sur son banc de gauche à droite.

Je nous vois encore sous la treille à La Colombe d'Or comme de grands artistes ! Du coin de l'œil j'avais enregistré le ravin proche où poussent des cactus.

On me dit que le Grand jury, pour ne pas paraître partial, ne t'a pas donné 10/10 tout rond.

Il est question de charia parisienne

Quand le téléphone sonna en ce samedi après-midi tranquille de Mai, je commençais à écrire les premiers mots de cet adieu à Claude V, avec dans l'oreille la tonique rumeur de La Mer de Debussy et, sur double bande si je puis dire, la chanson de Charles Trenet. A l'autre bout du fil la voix s'explique, m'explique. Il est question de charia parisienne contre un écrivain. Ses amis, et d'autres semblait-il et pas des moindres, voudraient essayer de le tirer de la vase "médiatique". Mais notre génération n'a plus les mots, a perdu les mots. Quelques grandes voix juives devraient nous apprendre à dissiper ces miasmes, ne pas laisser cela à des vertueux de circonstance. Écoutant la voix au téléphone, je pense que je ne suis pas vraiment un lecteur de cet écrivain. Je vais me contenter c'est sûr de ce parcours erratique de mes lectures favorites pour me justifier de ne pas signer leur pétition, ne pas céder à l'attraction des gouffres ? L'écrit est plus dangereux que la peinture.

Le hasard fait, cher Claude Vierrat, que les vagues toujours scintillantes, toujours calmes, toujours recommencées de ta peinture, viennent laver cette actualité.

Nous nous sommes connus au travers de nos filles. Elles firent ensemble l'année de muséologie de l'École du Louvre. Henriette et toi, vous êtes arrivés dans notre vie sur cette terrasse du quartier du Méjean qui, en Arles, domine le pâté de maisons d'Actes Sud. Comme nos filles l'avaient fait avant nous, nous avons fraternisé.

il a dépensé des fortunes

Adieu à Jean L avec son nom, son profil, sa silhouette déliée de Robin Wood (n'habitait-il pas rue des Feuillantines?). Je n'avais pas si mal commencé avec lui comme premier galeriste. On dit qu'il a dépensé des fortunes pour ses peintres et ses femmes. Il n'était jamais question d'argent avec lui. Tout paraissait possible dans l'instant et sans l'entrave de ces soi-disant programmes des galeries qui bloquent toute intervention artistique rapide. J'ai exposé deux fois la même année à la Galerie Rive Droite; la première on eut les flics, ma voiture de location avec haut-parleurs dans la rue de Duras, à proximité de l'Elysée, ne pouvant que gêner le "voisin" (mais où étais-tu, André Morain photographe, ce soir de vernissage?).

Il avait acheté une extraordinaire photocopieuse avec duplication directe sur papier photographique noir-et-blanc. En quelques heures je fis les pages de Jean Le Gac / Florent Max. Je n'eus plus qu'à apporter les cinq exemplaires chez le relieur.

Son assistante, une belle et grande fille (j'ai son nom sur le bout de la langue), dirigea ensuite la succursale que Daniel Templon ouvrit à Milan. Elle me vendit quelques œuvres. Ne pouvant sortir cet argent de l'Italie (?), je passai avec ma famille deux semaines entières à Venise tous frais payés. La revoyant des années après au marché de la photo de Bièvres, et au nom de cette dette envers elle, je m'autorisai un ton familier. Elle n'aimait pas les hommes, mais était-ce suffisant? Un cinglant « On se tutoie maintenant » me renvoya aux affres de Quasimodo devant Esmeralda, à une monstruosité de mon être qui me paralysa. Un homme ne me fera jamais ça. Seule la femme, au bénéfice de l'impunité due à sa "faiblesse", peut encore pratiquer ainsi la chlague (J. Le Gac, tu oublies qu'il ne s'agit pas de toi ici mais des autres corpuscules du microcosme artistique, d'enregistrer même très faiblement les mouvements d'attraction ou de répulsion entre eux).

Jean Larcade appela une fois. Il oublia de dire où je pourrais le joindre. Peut-être n'est-ce pas une excuse envers quelqu'un à qui je dois d'avoir débuté sous de bons hospices.

un organisateur né

Adieu à François C "l'Africain"; je dis cela en riant parce qu'il a un peu d'Afrique dans l'épiderme, et que parfois cela revient dans sa conversation. Pourtant question couleurs, il en a admiré tout le spectre à La Réunion où il exerça au Musée Léon Dierx*, et des beautés telles qu'elles doivent le guérir d'une quelconque brûlure de l'enfance.

François Cheval est un organisateur né. Il aime plus que l'art, plus que l'artiste, le projet artistique, pas son projet à lui, non, celui de l'artiste, ce qui n'est pas si commun dans son ethnie de conservateurs pour foules muselées des musées.

* Un fameux chevalet géant, tuteur pour plantes exotiques, sculpture commandée et jamais payée à Jean Le Gac (réalisation et transport maritime), achève d'y rouiller au milieu des orchidées et des bougainvilliers.

du temps de Mathey

Adieu à Salvador D. Au Musée des Arts Décoratifs, il descendait l'escalier comme un Duchamp grandeur nature de chez Van Cleef, au bras d'un célèbre travesti. C'était du temps de Mathey et au vernissage de l'exposition Equivoque. Gala, je m'étais trouvé à ses côtés à la Sorbonne, perdue, bousculée dans la foule hystérique (une véritable émeute). J'avais fait le mur du lycée Janson-de-Sailly, talonné par un surveillant général — "élève de rhétorique" comme Isidore Beautrelet ? mais non ! élève de prépa du professorat de dessin et d'arts plastiques au lycée Claude Bernard, et à Janson-de-Sailly seulement pour des raisons d'internat vacant, ces jeunes messieurs recrutés dans les quartiers chics préférant rentrer le soir chez eux. Arrivé en retard, je n'avais pu voir ce qui ne s'appelait pas encore un "happening" : le taxi de Dali où il pleuvait à l'intérieur avec une multitude d'escargots bavant sur les vitres.

De la grande époque c'est le seul que j'ai de mes yeux vu, avec Duchamp peut-être, mais je n'en suis pas sûr et je l'ai déjà raconté.

Ce fut drolatique

Adieu à James R, le fameux Pop'artiste rencontré à la Galerie Templon un jour d'accrochage. Mon échine japonaise sans me prévenir me fit m'incliner cérémonieusement. Ce fut drolatique. Ne sachant pas à qui il avait affaire, il s'inclina encore plus bas (n'est-il pas de la Côte Ouest des Etats-Unis ?), vous voyez la scène, le dessin de Klee Rencontre de deux Hommes dont Chacun croit que l'Autre est plus haut placé que Lui ! S'il y eut une chose intéressante dans le cosmopolitisme, ce fut bien cette espèce de virginité de la personne que donnaient la méprise, l'ignorance réciproque des uns sur les autres — passée à la moulinette de l'anglais pour tous, il n'en reste rien.

une centaine d'artistes

Adieu à Eric L, le plus américain de sa profession par sa fille, l'éditeur du Val des Nymphes.com. C'était merveille pour moi, qui ne suis pas entreprenant, de le voir évoluer au milieu de plus de vingt employés dans l'usine de sérigraphie qu'il menait à Strasbourg. De même, il acclimata une centaine d'artistes aux désirs et aux buts divergents. Cet homme a un projet ambitieux pour sa manufacture du XIX^e siècle, de style florentin, en plein dans la Drôme. Il ne peut que réussir, au milieu de ce panoramique verger en fleurs où Van Gogh se serait pâmé. Je crois que j'ai fait des estampes pour profiter de sa saine compagnie et aussi, puisque nous parlons jardin, parce que j'avais plaisir à voir les images s'accumuler en une sorte de bonne récolte. D'ailleurs, mes estampes dorment dans mes tiroirs comme poires d'hiver sur leurs claies.

Je ne saurais oublier, dans ces adieux à Eric Linard en forme de regrets, ni Colette, ni Madeleine.

Adieu à Jean-Marie B qui, avec sa silhouette d'homme de western, ses boucles, ses cuissardes et son cheval blanc, a incarné "le peintre" dans des aventures au pays des taureaux qui jouent de la lyre.

la bureaucratie ne loge plus à Beaubourg

Adieu à Pierre S et Gisèle B, des amis de fraîche date, même si la voix de Gisèle, la douceur même, affable, égale, riante fut pendant longtemps la seule qui répondait à Beaubourg. A croire que les autres officiants, toujours courroucés parce que toujours menacés par les gens de l'extérieur, n'aiment pas être surpris dans leurs manigances. Il paraît que la bureaucratie ne loge plus à Beaubourg. C'est clair qu'il n'y a rien derrière, aucun centre de pouvoir humain. Les ordres sont préenregistrés depuis des décennies, les nominations comme le reste, et ces dernières ne figurant à l'organigramme que pour des rentes viagères qui dispensent de tout travail effectif. En fait, et c'est là la réussite de Renzo Piano et de Richard Rogers, la machine Beaubourg a tout avalé. On ne saura jamais quel mystère se cache derrière tant de transparence feinte et de foules payées pour faire écran.

Donc Gisèle Breteau existe. Je l'ai rencontrée.

Pierre Skira, lui, est à la tête d'un formidable orgue de couleurs à double clavier qui occupe toute la largeur de son atelier, d'inégalables pastels Roché. Je vous laisse imaginer les sons qu'il peut en tirer.

livres rares sur livres rares

Adieu à Paul L, et Irmeline à la voix de violoncelle; lui, à la mèche de cheveux constamment rejetée en arrière avec les doigts de la main gauche mis en râteau, dans une espèce de fièvre d'un Malraux belge (depuis l'enfance, j'entends « beige » à la place de belge ! Cette demi-teinte convient aux mondes intercalaires de Jean Ray).

De nos conversations mémorables, il ne reste rien, quelques minces "livres d'artistes" comme on dit; ce n'est pas croyable ! Il m'apportait livres rares sur livres rares, ce n'était jamais assez pour moi il faut croire, puisque je lui en voulus aussitôt quand je crus à un lâchage de sa part au moment où ma "cote" baissait, alors qu'il y avait des complications domestiques et de santé de son côté. De son vivant, son dernier livre il l'aura fait avec moi, cette monographie (une réussite grâce à Catherine De Croës) longtemps portée à bout de bras par Georges Hercher, puis tombée aux oubliettes par manque de financement, puis relancée par la seule volonté de cet extraordinaire pantin désarticulé et lucide, d'une légèreté suprahumaine, qu'était devenu Paul Lebeer à la fin.

Pour que les histoires ne se perdent pas, je m'en voudrais de ne pas retenir ici celle de Irmeline petite fille, à qui la grand-mère, dans une Allemagne manquant de tout, expliquait virtuellement sans rien dans l'assiette, comment, quand on a une bonne éducation, on dépiaute le homard avec des couverts à poisson.

notre condition d'artiste

Adieu à Ernest P-E avec sa curieuse dépossession du nom, pour cause d'homonymie avec un artiste plus âgé que lui qui l'a précédé sur le devant de la scène artistique. Je revois rue des Blancs-Manteaux l'apparition, sur les murs, de son Rimbaud, le baluchon sur l'épaule comme un émigrant. J'aurais finalement rencontré, toutes générations confondues, à peu près l'ensemble des personnages de l'histoire de notre condition d'artiste, sans dépasser le bureau de tabac du coin. Ernest Pignon-Ernest, qui a son atelier à La Ruche, la mettant en boucle de façon exemplaire.

Les coins de rue étant les coins de rue, il n'existe pas d'autre planète pour l'art, même si le prurit d'un nouvel âge s'empare de temps en temps de nos responsables artistiques, lesquels s'imaginant mener grand train s'étourdissent d'un voyage.

Man Ray en parle

Adieu à R (je ne me rappelle plus son prénom), élève au Lycée Claude Bernard en classe prépa du professorat de dessin et d'arts plastiques. Malgré son nom, Rapin s'est rendu de fait célèbre anonymement. Man Ray en parle sans savoir de qui venait le sale coup. C'est lui, avec quelques condisciples, qui chahutèrent une des dernières expositions surréalistes organisée en dehors du musée. Il piétina sur le trottoir, où il s'enfuyait à toutes jambes, le fameux Métronome*. Nous nous sommes revus dernièrement. Il s'inquiétait de son avancement comme professeur. Il aura peint durant toute sa vie; n'est-ce pas admirable et terrible de vengeance ?

* « 1957. Pendant l'exposition dada, Galerie de l'Institut, Paris, un groupe d'étudiants obéissant à l'invitation contenue dans le titre de l'œuvre *Objet à Détruire*, détruit le métronome. Man Ray intitule la nouvelle version *Objet Indestructible* ». in Man Ray, Janus, Fabbri Éditeur.

un assez long temps

Adieu à Michel N, qui me faisait de si bons papiers au Figaro que rapidement je voulus le connaître. Même si Marinetti avait lancé le Manifeste Futuriste dans ce journal au début du siècle (avec peut-être des inflexions droitières ?), pour un comme moi de l'avant-garde du moment (le jargon d'alors !) cela semblait paradoxal. De son côté il exerça une influence bénéfique sur mon travail un assez long temps, puis les choses cessèrent — changement de mon style, manque de "suivi" de ma part ?

Ce qui en fait un critique passionnant c'est son enjambement des disciplines. Chez lui j'ai rencontré un écrivain aussi rare que Roger Laporte.

Plusieurs années après, ayant lui-même l'occasion de réaliser un film d'art, il me proposa deux scénarios : le premier (je ne me souviens pas que l'on ait seulement évoqué le second) consistait à me faire mourir tout de suite, mes amis venant célébrer le "cher disparu" sur les lieux mêmes de l'œuvre (et les contraignant peut-être à préparer quelque antisèche pour tenir leur rôle !). C'était rigolo pour moi de me tenir dans les coulisses, et même d'intervenir (en voix off, voix d'outre-tombe !), le seul vrai comédien parmi nous, Daniel Isoppo, acceptant de me prêter sa silhouette et ses gestes.

Au bout de ce périple, je suis heureux d'avoir retrouvé Nuridsany. Les amis de la seconde chance ne sont-ils pas les meilleurs ?

Le plus difficile

Adieu à Gilbert L. Il m'est arrivé de lui écrire « Gilbert, tu es génial » et de le penser en toute franchise, notamment (mais pas seulement) à la lecture de *Le Petit Chaperon Rouge, Partout*. Le plus difficile avec ces polygraphes de génie, c'est que l'on croit qu'il serve votre œuvre en la commentant alors que c'est la leur qui absorbe la vôtre. Je parle bien sûr par dépit poétique; j'eus voulu garder pour mon compte l'exclusivité de sa grâce littéraire.

L'Invention de Morel

Adieu à Jean C dont j'ai hâte de lire les "déraisons" dans son dernier ouvrage sur Marcel Duchamp. Quoique l'on en dise, il nous est de première utilité, il pense de travers selon la doxa — il pense, quoi ! Ne m'aurait-il fait lire que L'Invention de Morel de Adolfo Bioy Casares que je le porterais déjà au pinacle.

Au début des années Soixante-dix il nous ouvrait les pages de L'Art Vivant. En quoi l'avons-nous déçu pour qu'il reporte son intérêt sur d'autres artistes, sur le beau métier par exemple. Quel mirage ! alors qu'il pouvait aisément trouver cela avec nous et avec plus de perversion — ce qui ne pouvait lui déplaire. Son curieux génie exigeait peut-être de lui de ne pas être au rendez-vous et d'assumer tout seul le rôle créatif du méchant de l'art contemporain.

la fameuse maison rose aux volets verts

Adieu à Philippe P. Par Blanche Hoschedé, la seconde femme de Monet qui mit dans la corbeille de la mariée ses nombreux enfants et la propriété aux nymphéas de Giverny, Philippe est dans la descendance de l'artiste. Il passa des vacances dans la fameuse maison rose aux volets verts. Il en a gardé quelques précieuses photos jaunies.

Je vous souhaite d'avoir Philippe Piguet pour compagnon, quand il vous suit dans vos pérégrinations et projets artistiques pour le Journal des Arts télévisé du dimanche matin. Je me suis tellement bien entendu avec lui, que lorsque nous nous quittâmes sur l'enregistrement d'une dernière journée du Peintre à Cheval, je ne me sentis pas seulement seul (un artiste l'est toujours en fin de compte), mais comme dans un film dont on aurait coupé le son, et sans spectateur.

un autre don

Adieu à André D. Quand je le félicitai d'avoir un nom si dominical, il me raconta qu'on le saluait parfois d'un « Bonjour, Monsieur l'Église ». Cet homme-là, à ses qualités d'éditeur joint un autre don. Jugez-en : un jour il m'appela à Paris de son bureau de Marseille, sans résultat; qui croyez-vous que je croisai dans l'heure qui suit au pied de son immeuble (les anciens locaux des Cahiers du Sud où il a sa maison d'édition), au Vieux-Port ? André Dimanche en personne. Je ne descends pas tous les jours à Marseille ! C'est quand même à 776 Km de Paris !... On parla d'un scénario de film de Prévert, un film resté sans image, Le Métro Fantôme, avec Michel Simon, Louis Jouvet, musique de Kosma, dialogues de Ribemont Dessaignes, et, et... décor de Méliès qui se morfondait dans sa petite boutique de la gare Saint-Lazare, à vendre du ruban Tue-mouche et des martinetts pour enfants pas sages; c'est pas de la magie, ça !

son ceinturon à large boucle

Adieu à Jacques D, l'éditeur de Sonia Delaunay et autres merveilles. Je l'ai d'abord cru belge parce qu'il avait une galerie à son nom au Mont-des-Arts à Bruxelles. Plus tard faisant sa connaissance, lui trouvant une "dégaine" de flibustier avec son ceinturon à large boucle, j'étais plus près de la vérité. Qu'il fût breton, son admirable livre ATAO sur ce bout de Terre le montre : une somme, mille pages, pas de pagination, pas de sommaire, un rien de texte, une mine de documents sortis d'une malle en bois de camphre, passé-présent confondus confondant de modernité, mis en vis-à-vis, agrandis, massicotés, pleine page, pour un livre d'images pour adultes, pour un livre de chevet à laisser toujours ouvert — signet blanc calé sur la page au point rouge et la planche aux mouettes, signet noir sur le bel enfant aux pantalons bouffants, guêtres, boutons d'argent, longues et lourdes boucles de cheveux, des anglaises, brandissant haut son autre soi-même en réduction, sa poupée. Tout cela vous saute aux yeux !

Je vais me "payer" au pastel la copie serrée d'un de ces labyrinthes brodés sur le corsage d'une femme ou le gilet d'un homme, jusqu'à en perdre mon âme de copiste, c'est sûr — et encore je ne suis pas breton malgré mon nom, ma maman ayant fauté ailleurs.

les conservateurs de musée

Adieu à Serge L. L'homme est un peu sévère à l'image de l'art géométrique abstrait qu'il aime et pratique à ses heures, ce qui n'est pas si ordinaire. D'habitude, question peinture, les conservateurs de musée ne touchent pas leur bille. J'ai admiré son vaste appartement de fonction à Grenoble. Un perroquet aux couleurs complémentaires en habitait une salle à lui tout seul.

Cela me fait penser à cet homme célibataire, attaché culturel, rencontré à Milan, pas encore installé dans ses meubles et logeant à l'hôtel avec sa valise et son unique perroquet. L'oiseau se morfondait toute la journée dans la chambre à l'attendre.

-L'art, assez ! jactait le volatile ?

Cela me fait encore penser à Alain Delon, triste tueur à gages, voilant la cage du pinson avant de partir au turbin.

-L'harassé ! aurait écrit Raymond Roussel-Jacques Caumont.

-L'art racé ! comme l'a écrit Jean Arouille à mon sujet sans que je lui souffle. Juré, craché !

Adieu à Bertrand L, conceptuel culte français de deuxième génération, applique à la lettre l'esprit de ses pères, c'est-à-dire les blagues des dessins satiriques contre l'art moderne; venge ainsi la bourgeoisie de son imbécillité première, plaît de ce fait aux conservateurs de musée issus de la petite bourgeoisie montante. En faisant "bosser" les autres, atteint une beauté largement explicative.

Adieu à Fabrice H, beau brun, beaux yeux clairs paraît-il (je n'en sais rien parce qu'il n'a pas dû regarder de mon côté), la coqueluche du lobby des femmes maternelles, plaît aussi aux hommes. Asymptote à tout, il est le gendre idéal de l'art français, notre Jeff Koons à nous, la Cicciolina en moins.

sensation d'hygiène,
de plein-air et
de travaux manuels

Adieu à Joseph B. Moi qui ne collectionne pas les célébrités, je me suis trouvé sur une photo à ses côtés, un peu perdu dans la foule il est vrai, et méconnaissable ayant eu la mauvaise idée de me laisser pousser la moustache pendant un mois ou deux, ce qui me faisait une figure de paysan brésilien sans terre. Il était au Kunstverein de Hambourg pour un important prix que lui remettait la Ville.

Je lui ai serré la main à la Galerie Durand-Dessert devant cette chose étonnante, La Pompe à Miel je crois, une main assez longue, plate, un peu froide, parfaitement sèche, étonnamment cornée, même sensation d'hygiène, de plein-air et de travaux manuels qu'avec la poignée de main de Jean-Paul Mauny, mais avec chez ce dernier le Mont de Vénus (l'éminence thénar) et les coussinets très développés.

Adieu à Martin B, chevelure de rebelle, émacié, les yeux caves, tel que je l'aperçus (après une séance de peinture sans doute), grand oiseau mazouté posé à la terrasse du café faisant l'angle de la rue de l'Ancienne-Comédie et de la rue de Buci.

Bien sûr nos artistes installateurs, confortablement installés dans les fauteuils des musées, croisant haut les jambes pour faire admirer quelques fines bottines lacées, fumant élégamment la pipe ou le cigare tout en bavardant et chatouillant leurs bagues, pendant que l'équipe technique s'appuie tout le travail à leur place, n'auront jamais ce regard de détresse que peut procurer la remontée à la surface après une séance de peinture où la concentration fut extrême.

Sigrid et Günter

Adieu à Günter M notre ami allemand vivant à Paris. Nous partagions un secret, l'adresse de La Petite Fabrique près de la Bastille où nous nous fournissions en tablettes de chocolat sans marque.

Jeunes et même avancés en âge, Sigrid et Günter aimaient tellement danser ensemble ! De plus Sigrid pouvait nager jusqu'au large. Elle est si triste depuis que ce maudit pneu a éclaté dans un désert de Lybie.

Tout à ses calculs

Adieu à François M, dont je retiendrai cette image, celle du 20 Juin 2000 après-midi. Il mesurait les cimaises de la Galerie Nationale du Jeu de Paume. Tout à ses calculs, il ne pouvait me reconnaître. Les artistes sont des Animaux Malades...*

* Ma fille, me rappelant que Morellet m'avait dit une chose très gentille sur mon travail, voudrait que je modifie cette notule. Après-tout pourquoi pas, je peux être moi aussi un géomètre des sentiments.

la timide Agathe

Adieu à Louis C, un artiste du Midi que l'on croirait du Nord, blond, peau blanche, large carrure. Il vaut beaucoup mieux comme artiste et comme homme que ce que pensent les conformistes de tous bords, télévisuels surtout. Je mis beaucoup de temps à voir, au travers de la timide Agathe Arondella qui m'interviewait, sa fille.

A toutes les catégories d'artistes classés selon les styles et les mouvements artistiques, je propose une autre subdivision largement minoritaire dans ce milieu de m'as-tu-vu libérés, "les artistes avec enfants", distinction arbitraire qui pourrait peut-être peser sur l'Histoire de l'Art. Nous risquons plus que d'autres, selon Gombrowicz, d'être la honte de nos enfants et deux fois plus châtiés dans notre chair si nous sommes des artistes ratés, avec en plus l'impossibilité de se saborder.

Artistes de famille de tous pays, unissons-nous !

monotone cadence

Adieu à Roman O. A Villeneuve-lès-Avignon, la célèbre cité du Couronnement de la Vierge d'Enguerrand Quarton et du "prix-fait", ce chef-d'œuvre de dispositions prises par les commanditaires envers le peintre dans les moindres détails, des aspects conceptuel, religieux, pécuniaire et matériel jusqu'à la quantité de bleu lapis-lazuli, bref... nous logions à l'hôtel au-dessus de sa chambre. Tôt le matin, monotone cadence, nous entendions sa toux de grand fumeur. Opalka était aussi blanc, cheveux, chemise, pantalon et chaussures que sa femme, sa compagne (?), semblait vouée au noir, opulente chevelure et yeux de jais, une belle et grande brune potelée réjouissante à voir et à entendre.

vingt-six ans de silence

Adieu à Julien M, alias Dr. Jean Poucet, adieux aux amitiés de Chorus. Devant un tiers, son nom jeté dans la conversation me le rappela comme si nous nous étions quittés la veille. Je manifestai naturellement le désir de le rencontrer, sans réfléchir au mur de vingt-six ans de silence réciproque. Julien Monboron fut l'auteur des chapitres I et IV de L'Imitation de... Jean Le Gac*, mais surtout il anticipa largement sur ce que j'allais accomplir ou non. C'est vrai que je redoutais plus que tout que le dernier chapitre rédigé en secret dévoilât à l'avance la fin.

* que j'ai largement exploité dans différentes œuvres pensant qu'un personnage pouvait, ce qui me semblait nouveau, revendiquer la paternité de son histoire. Les romanciers répètent trop souvent que par moments leurs personnages leur échappent, pour que l'un d'eux ne soit pas tenté finalement de se faire la belle.

pour lire du Paul Morand

Adieu à Michel P, l'âme au cinéma d'art de notre trilogieArtiste Peintre, La Fausse Ruine et le Peintre,et le Peintre L. C'est par le plus grand des hasards que j'appris récemment que ce fut Fred Deux qui l'initia à l'art, dès l'âge de quinze-seize ans, lui choisissant ses lectures, lui passant des catalogues jusqu'à ce qu'une reproduction dans l'un d'eux, Le Viol de Magritte, entraîna la plainte au commissariat des parents épouvantés. Sa maison de campagne encore, à Lacoux, où il aime emporter pour lire du Paul Morand ou des polars noirs, noirs, il la doit à la proximité de l'artiste-libraire. De cette maturation artistique, je fus l'heureux bénéficiaire dès 1973 quand, à l'émission télévisée Pop 2 dirigée par Ventura, Michel Pamart profitait de temps en temps des dix minutes d'entracte, durée d'un court-métrage, pour faire ce qu'il voulait. C'est ainsi que mon « peintre du dimanche » arriva sans se presser sur le petit écran.

Adieu à Yan Pei M, le photomaton en peinture. Je retiendrai sa drolatique histoire de triade chinoise pour se faire payer si nécessaire par un galeriste récalcitrant et son rire éruptif du bon tour joué au mauvais blanc par les "faces de lunes" (selon la terminologie des anciens films).

A la longue récréation des demi-pensionnaires

Adieu à Gaston P, de Lavaur, dans le Tarn, en France, sur la Terre. Malgré la poésie il fut mon pion au lycée d'Albi. A la longue récréation des demi-pensionnaires, on faisait cercle autour de lui. Je n'étais pas au premier rang mais je me plaisais en cette compagnie. Il formait une joyeuse équipe avec deux jeunes professeurs, l'un de Français (que j'admirais), et l'autre d'Histoire que nous plaisantions un peu en classe (si bien que celui-ci finissait par confondre sa cravate avec le chiffon à effacer le tableau) mais que nous aimions quand même. Nous les avions "touchés", comme on dit au régiment, cette année là. Plus tard je me réjouis de les voir réunis sur une photo, dans un hommage collectif rendu au poète Gaston Puel, assis par une chaude nuit au bord d'un trottoir à Albi. Je ne fus pas peu fier également d'apprendre qu'il avait à cette époque correspondu avec Magritte. C'est toujours comme cela, on croit nécessaire de monter à la capitale, Paris ou New-York, et tout est là à toucher du doigt. Merde à Paris, Merde à New-York !

ne se lisent bien qu'assis

Adieu à Michel D des éditions Galilée. Dans son bureau, au-dessus de la galerie, il n'y avait que lui qui puisse s'y tenir debout sans se cogner la tête, la revanche peut-être d'un grand éditeur. Après-tout, les livres ne se lisent bien qu'assis, n'est-ce pas Michel Delorme, ou alors allongé, appuyé sur un coude comme la délicieuse Liseuse de Picasso. Pas besoin d'une hauteur de plafond supplémentaire !

sa “gracieuse épouse Shukuko”

Adieu à Jan V. Bien que je suive son œuvre depuis des décennies, je fis sa connaissance dernièrement dans le Médoc où nous étions pour une fois logés comme de vrais artistes au château de Longueville. Avec sa “gracieuse épouse Shukuko” (pour paraphraser d’anciennes formules) et lui, bien qu’allemand habillé en professeur oxfordien, casquette noire de base-ball à écusson et blazer rouge, il y avait là dans cette folle demeure sertie de vignes de quoi amorcer un film d’espionnage. Il n’y eut ni enlèvement ni crime cette fois (Jan est un doux), pas plus que la suivante quand nous lui rendîmes visite au début de l’été à Paris. Le soir, quand le grand portail donnant sur la rue est fermé, une astucieuse porte en chicane prise dans le mur sur le côté, où il faut se faufiler en effaçant les épaules, ouvre sur une quatrième dimension temporelle, une sorte d’allée d’autrefois en plein Paris, pavée, bordée de pimpantes maisons basses et fleuries avec un transat oublié qui rêve au crépuscule et, au fond, l’atelier de Jan Voss !

le goudron et les plumes d'édredon

Adieu à Philippe D, le critique qui ne mâchait pas ses mots. Dès son arrivée au journal *Le Monde*, il retint l'attention en ne suivant pas la consensuelle presse artistique (des mensuels d'art comme des journaux) baladée par les grandes, les très grandes, les énormes expositions à thèmes génialement géniaux, concoctées par nos gentils animateurs avec des pelletées d'argent — qu'il soit d'Etat ne chagrine guère vu les troupeaux de badauds bêlant ayant attrapé la maladie de la pachydermie de l'art; d'ailleurs c'est toujours moins cher payé paraît-il que mille ou douze cents mètres d'autoroute ! Alors on peut bien rouler dans le goudron et les plumes d'édredon *La Beauté*, laquelle, avec le saucisson et le fromage, ne peut se prononcer sans rire qu'avec l'accent du Sud comme l'ont judicieusement remarqué les deux acolytes de *Nos Bucoliques**, A. Marchand & J. B. de Boyer.

Philippe Dagen ne m'épargnait pas non plus dans quelques rares et rapides mentions de mon nom suivies de réflexions désagréables ! De faire une fois la paire avec Buren dans un de ses mauvais bulletins météorologiques de l'art ne me réchauffa pas davantage.

Preuve sans doute d'une véritable indépendance d'esprit, il loua mes *Odalisques* à mon grand étonnement, lesquelles cependant, peintes à la main (donc le pire que l'on puisse faire), se tiennent depuis retournées contre le mur, pensant que mes contemporains préfèrent *Baise-moi* en littérature portée au cinéma, ou *Les Monologues du Vagin* au théâtre. Là tout est dit question plume et art, sans doute.

* 23, avenue de la République - 75011 Paris

cet univers à la Blanche-Neige

Adieu à Juhana B, un solide finlandais abstrait jusqu'au bout des ongles. Après toutes ces années qu'il passa à Paris, ce n'est que plus tard en allant lui rendre visite dans son chalet-atelier isolé en forêt à 70 kilomètres de Helsinki, que j'appris qu'il était le petit fils de Sibelius. Dans cet univers à la Blanche-Neige, Juhana Blomstedt tirait des lignes machiniques et d'implacables aplats de noirs pour étonner les nains de la forêt.

Je m'enorgueillis de lui avoir écrit un petit texte pour une de ses expositions à la Galerie Daniel Gervis. A cette époque où les chapelles artistiques n'étaient pas celles des commissaires d'expositions, un artiste de photos-textes, un artiste "narratif" (Ouh ! le vilain) pouvait être sensible à un autre qui peignait des tableaux sans faiblesse.

ces légères utopies

Adieu à Jean R qui lança des S.O.S. par Envois Postaux bien avant de mourir en prescience de sa fin proche. Il eut le temps de faire quelques numéros de sa revue sonore en cassette La Nouvelle Revue d'Art Moderne, accompagnée chaque fois d'un multiple pour faire vivoter l'idée. Encore une de ces légères utopies de l'après 68 écrasée depuis par l'œuvre d'art en dollars et par les expositions à thème exponentielles. « Quel homme admirable, avec de si petites mains » disait de Roualdès ma fille Agnès qui le connut professeur de vidéo à la faculté Saint-Charles d'arts plastiques et sciences de l'art. Elle m'entraîna à son enterrement. J'ai pensé que ce n'était pas d'un grand réconfort pour ses proches de le savoir parti en fumée dans le ciel de Paris par la même blanche cheminée que Marcel Duchamp, cela au columbarium du cimetière du Père-Lachaise, à moins, mais j'étais con, que notre Père à tous s'apprêtât à l'accueillir dans une autre dimension par un de ces mots à double sens capables de chambouler le réel — sinon, à quoi bon l'art ?

la magie de la nomination

Adieu à Yo S, la fille trait pour trait de Marcel Duchamp. Il ne l'a pas reconnue officiellement mais il lui organisa une exposition aux Etats-Unis. A défaut de lui donner son nom, il titra, et ainsi paracheva ses œuvres par la magie de la nomination : La Peinture d'Ameublement, inspirée de la musique d'ameublement de Erik Satie. Yo Sermayer n'apprit ou ne devina son illustre filiation que fort tard, après avoir cherché aux alentours de l'École de Paris et de divers maîtres un enseignement artistique. Nos imaginations ou plus sûrement sa personnalité nous lui firent trouver un je-ne-sais-quoi artiste — bon sang ne saurait mentir. Cette petite souris habite un joli appartement avec terrasse et atelier au-dessus des toits de Paris près de Montmartre. Dans le civil, elle s'appelle aussi Yvonne Savy (vous entendez comme moi « sa vie », Rose Sélavy !).

une courbe cycloïde

Adieu à Alain K, un nom à consonance joyeuse comme le « Lirio... Lario ! » qu'on lançait entre enfants à la cité des mineurs, au coup d'envoi d'une espèce de base-ball qui se jouait avec un bout de manche à balai pour batte et un autre morceau plus petit, appointé aux deux bouts en forme de navette, faisant office de balle. Dans le milieu mal élevé des jeunes artistes, se disait qu'il occupait un poste élevé au service d'achat d'un grand magasin. De Alain Kirili, disons qu'il fait une carrière régie par une courbe cycloïde avec pointes d'émergence tournées vers le haut comme les vagues. Il apparut d'abord en peintre et à la Galerie Sonnabend pour la dernière fois. Puis il nous revint en sculpteur mâtiné d'Amérique comme Arman et Bernar Venet : geste simple à implications spécifiques. C'était surprenant de voir combien lui qui paraissait citadin avait pris le temps de faire un tour par la forge et le potier. Il fit le sous-marin à nouveau avec des pointes de plus grande amplitude ici ou là. Je l'entrevis sous les pins dans le Midi en conversation avec une personne influente, puis à Paris avec un petit chien dans les bras à une table de collectionneurs américains. Il vient de refaire magistralement surface avec l'installation d'un ensemble de sculptures contemporaines au jardin des Tuileries dont il est l'initiateur, le commissaire, le promoteur. C'est formidable et réussi.

dans le couloir de l'immeuble

Adieu à Gérard D. Il occupait un grand atelier en dessous de notre appartement. Nous nous croisions sans nous saluer dans le couloir de l'immeuble, puis il se fit rare. On le disait parti à la pêche. Il mit en vente l'atelier qui m'aurait bien convenu mais je n'avais pas le sou à ce moment-là. Un psychanalyste virtuose du piano me le souffla non sans quelques désagréments pour moi, notamment la poussée incongrue d'une cheminée oblique en face de ma fenêtre pour cause de chauffage du "loft".

Gérard Deschamps (le nom pluriel de Duchamp n'étant pas facile à porter) fait partie de ces artistes qui un jour abandonnent tout et décident d'aller voir ailleurs, comme Duchamp, comme Parmentier. Cette folie est sans espoir. Ils y reviennent tous à un moment ou à un autre. Généralement on leur fait cher payer ce manquement à l'appel. Pour les exilés de l'art il n'y a pas de repos sur cette Terre. C'est « marche ou crève » !

l'air mousquetaire

Adieu aux deux Thierry. Rien ne permet de penser qu'ils soient pacés et d'ailleurs cela ne nous regarde pas, mais à se présenter ainsi, n'y a-t-il pas quelque chose de ce mimétisme artistique d'aller en duo (autrefois réservé aux "comiques"), de Gilbert and George à Pierre et Gilles, et de se faire un prénom comme le pauvre Vincent, le petit Marcel (Proust) ou le grand Pablo ? Le moyen de les distinguer est l'air mousquetaire que l'un s'est fait et l'autre pas. Dans cette ville de Lyon qui veut toujours faire mieux que Paris, ils ont apporté leur biennale babylonienne. Presque tous les artistes y seront passés, toutes origines et générations confondues. Moi je fus de la "Biennale Vlan ! Vlan !", du bruit des portes se rabattant seules sur des espaces de dix mètres par dix démocratiquement attribués à chacun d'entre nous. Je fus quand même bien content d'y participer. Pas plus que Kassel ou Venise ces expositions n'ont créé d'émulation sur place; pas de galerie ou presque, pas de grands collectionneurs. Ces énormes manifestations, qui demeurent comme hors les murs, mettent K.O. tout le reste. Même les plus beaux projets y font eau de toutes parts. Pour le Buren sur la place des Terreaux, il a fallu mettre de côté la fontaine de Bartholdi positionnée par rapport à une arcade monumentale de la façade. Ces fougueux ongulés marins que j'ai connus ruisselants d'eau dans une rafraîchissante brume zébrée d'arcs-en-ciel changeants, "sèchent" actuellement sous le grand panneau d'un pédicure ! pour aboutir à des pipis de chat partout répandus sur la place (Oui, je suis mal luné aujourd'hui; non, je ne nie pas l'importance de Buren; demain peut-être je serai sensible à cet effet d'après la pluie). Du point de vue artistique c'est une ville qui semble toujours dire en même temps « j'aime, j'aime pas ». Les deux Thierry, Prat et Raspail, n'y peuvent rien sans doute. Reste la ville dont j'ai failli m'amouracher avec ses vues qui défient l'optique, ses travellings et son éclairage nocturne de gigantesque plateau de cinéma.

La Verrerie de Carmaux

Adieu à Patrick R. Je fis sa connaissance à Stuttgart chez Brigitte March notre galeriste à tous deux. Un jour, il me semble, tant la chose me surprend encore, Patrick Raynaud raconta avoir fait une sculpture (une installation ?) pour La Verrerie de Carmaux — l'ancienne en fait, qui dans ma jeunesse ne fonctionnait déjà plus depuis longtemps, parce que les ouvriers à la suite des idées de Fourier peut-être et des Phalanstères s'étaient mobilisés dans leur lutte pour lui substituer une autre verrerie, autogérée, celle d'Albi. Enclose de hauts murs et fermée par un monumental portail de bois à claire-voie, l'ancienne verrerie n'ouvrait sur rien, personne parmi nous n'ayant l'idée d'y jeter un cil. Aussi, je n'étais pas prêt d'accepter cette révélation d'un espace interdit, aujourd'hui ludique, en lieu et place de ce "château" à la Kafka.

un dernier coup d'œil

Adieu à Franck S, le seul artiste ayant possédé une écurie de course. Ce n'est pas que nous nous soyons beaucoup connus, j'ai croisé son regard, c'est tout, la veille d'un vernissage. Franck Stella jetait un dernier coup d'œil à son accrochage. Avec son blouson et son pantalon bleu marine, je l'avais d'ailleurs pris pour un des ouvriers. Seul son bout de cigare à la main aurait pu me renseigner. Mais alors Jean Le Gac, vous avez connu beaucoup d'artistes à la Galerie Daniel Templon ? A vrai dire, aucun ! Une galerie n'est pas une équipe, une tendance comme dans les années Cinquante, c'est le lieu d'intersection de trajectoires d'artistes multiples, certaines d'étoiles filantes.

Elles n'aiment pas ça

Adieu à Sabine D qui a la race d'un pastel de Quentin de La Tour. Méfie-toi Jean Le Gac de ta tendance à flatter comme des pouliches les femmes qui jouent un rôle dans le milieu de l'art contemporain — lourdeur masculine oblige. Elles n'aiment pas ça. L'observant avec un certain ravissement dans ses vignes, je me voyais "enlever" son portrait sur fond de papier velours bleuté pour pastels (je n'en ai utilisé qu'une seule fois par crainte de la facilité) à coups d'accents roses, nacrés, bleus et blancs agrémentés de touches sombres. Non ! je n'aurais pas fait un pastiche. Quelque chose se serait passé avec ajouts de photo ou de texte pour "plomber" le pastel (comme on le faisait au bas des robes pour que les plis en tombent bien) de ce Sud un peu rauque qu'elle garde en fond de voix (elle parle catalan) et de sa fréquentation de l'œuvre de Guyotat qui doit bien lui correspondre quelque part.

cette crânerie propre
aux timides

Adieu à René D, galeriste d'anthologie — disant cela j'ai conscience d'augmenter à mon tour la liste des dinosaures. Je l'ai eu au téléphone pour l'exposition 72, Douze Ans d'Art Contemporain en France. Incidemment puisqu'il me le demandait et avec cette crânerie propre aux timides qui sortent de leur réserve, je confirmais que la sélection de Martin Barré, qui était d'une autre génération que la nôtre mais dont l'œuvre venait de prendre un nouvel essor, s'imposait selon moi. René Drouin était de cette école où l'on écoutait encore les artistes pour se faire une opinion.

cette image de teenager

Adieu à Léo C, galeriste culte. Je revois les “basquets” qu’il portait aux pieds à l’exposition inaugurale de la Fondation Daniel Templon à Fréjus. Je suis sûr qu’il tenait cette habitude de Roy Lichtenstein qui cultivait cette image de teenager. On ne peut pas dire que Daniel Templon qui était un proche de Léo Castelli n’ait pas essayé une fois ou deux de l’intéresser à ce que je faisais. Je dégageais aussitôt des ondes négatives jugeant trop important l’enjeu — mais Jean Le Gac tu tiens tellement à leur plaire, depuis le temps tu devrais bien savoir que ce ne sont que des hommes (et des femmes) ! A Fréjus, un autre peintre français lui offrit aussitôt son bras pour visiter l’exposition. Malgré ses bonnes manières il ne fut pas plus exposé que moi.

Pendant que les autres artistes campent sur les cimaises

Adieu à Vincent B, une sorte de peintre-peintre au défi. Avec un prénom pareil il faut avouer que dès son berceau le pari était largement engagé pour lui. Pendant que les autres artistes campent sur les cimaises, lui dans son atelier se paye du bon temps. Tant de densité picturale fait que les jeunes femmes, bonnes filles, se dénudent facilement sur son bon gros fauteuil marron — ah, le veinard ! (le fauteuil bien sûr). La plus sensuelle avec sa touffe blonde et ses larges aréoles (Véronèse reconnaîtrait sûrement la blondeur de son modèle) n'hésite pas à enfourcher à cru un taureau pour une manade en démonstration d'art, quelque chose (revanche de la Peinture) comme La Mariée mise à nu par ses Célibataires, Même ou L'Enlèvement d'Europe, n'est-ce pas Vincent Bioulès ! En art la pensée va très vite.

ce passé de Pierre

Adieu à Pierre S, un nom qui fait tellement image dans le monde de l'art que l'on ne pouvait pas ne pas penser que Pierre Skira dans sa jeunesse serait tenté de passer dans la clandestinité. Qu'il le fit pour des raisons humanitaires et politiques, cela redore le blason des peintres qui tels Vélasquez, Rubens ou Orazio Gentileschi, savaient être aussi des agents très spéciaux auprès des cours étrangères, des esprits accomplis et pas que des histrions de cimaises comme le voudrait notre époque. De tout ce passé de Pierre, je garderai précieusement une petite histoire sans rapport avec ce qui précède, celle de ce voisin d'atelier rue des Pruniers dans le Vingtième à côté de chez moi. Comme Bartleby le héros de Melville, qui à tout opposait un « Je préférerais ne pas le faire », ce dernier répétait jour après jour « Cela va venir, cela va venir » sous-entendues l'œuvre, les grandes expositions, les ventes, la célébrité, enfin tout ce après quoi les artistes courent.

aux articulations peintes

Adieu à Etienne M, le célèbre sculpteur du Manteau (et de sa housse) qui eut plus d'influences souterraines que bien des soi-disant mouvements artistiques. En passant devant la maternité de l'hôpital Tenon, chaque fois je cherche des yeux une de ses sculptures tapie sous un juniperus-horizotalis à qui un jardinier fainéant laisse trop de place. Aux dernières sculptures, blocs de bois bruts équarris, taraudés à la gouge et à la râpe, aux articulations peintes au Ripolin, va ma préférence, à cette charge manufacturière, un peu comme l'art africain très sophistiqué pouvait s'accommoder du bleu de lessive d'importation, de peinture mili-taire kaki, de boutons de chemise ou de clous de tapissier.

Nous reconnaissant à une table, à Kassel, il nous fit porter une bouteille de vin avec un gracieux salut de la tête. Dans mon paradis il n'y aura que des artistes de cette trempe, fussent-ils de l'Ecole de Paris tant vilipendée par d'infâmes coquins ici-même, ici-bas.

à l'âge des grands-mères

Adieu à l'artiste inconnue. Appelons la Artemisia. J'espère pour elle qu'elle ne le restera pas longtemps, à l'image de Violette Leduc qui fit son entrée en littérature sur le tard et de Louise Bourgeois qui fit craquer toutes les digues à l'âge des grands-mères. Elle vint me voir à la fin d'un été malgré ma tentative de dissuasion; je prévenais que mon moral n'étant pas au beau fixe je ne pourrais qu'accentuer son propre désarroi. Elle passa outre. Je ne décolérais pas — ah ! me mettre sur la "liste rouge" comme ma concierge qui ne veut pas être embêtée par les copropriétaires.

Tout de suite les choses virèrent à l'aigre au point que, comparant différentes attitudes d'artistes, je lâchai (si elle avait connu mon travail elle s'en serait moins étonnée) : « Jean Le Gac ne le ferait pas ». Devant mon emploi de la troisième personne pour parler de "moi", du peintre, son rire incrédule me calma aussitôt — elle essaya en vain de prendre à témoin de l'énormité de la situation le masque funéraire égyptien de basse-époque qui se tient sur mon bureau; mais comme d'habitude ce dernier ne dit mot. Je compris alors qu'elle n'avait jamais songé que tous ceux qui ont un nom public devraient faire de même par humilité. Comment pouvait-elle s'imaginer un instant faire coïncider ma tête d'enterrement (vue dans ma glace ce matin) avec l'image fabriquée qui m'avait occasionné sa visite intempestive ?

le fil d'Ariane

Adieu à Pierrette B, Pénélope de Bages (Pyrénées Orientales) où nous avons fait sa connaissance. Jacqueline, ma femme, a tout de suite aimé sa haute maison de village — moi j'ai une préférence pour celle des Meurice située à quelques numéros de là où l'on peut faire la planche dans la piscine par les nuits chaudes en regardant les étoiles. Cette maison de vacances de Pierrette Bloch possède la particularité d'une entrée sur une rue et d'une sortie (ou l'inverse) donnant sur une autre, possibilité qui préoccupe toujours Jacqueline d'échapper à un éventuel poursuivant. Pour le feinter, elle entraînerait l'ennemi sur ce nouveau terrain. Elle garde en réserve une autre adresse, la librairie Fournier, rue des Pyrénées, proche de notre domicile. Elle y songeait à nouveau en visitant l'église Saint-Eustache. Mais je m'égare, reprenons le fil d'Ariane. Parmi les choses satisfaisantes de ces derniers mois, les festivités de l'an 2000 n'en pouvant mais, je compterai volontiers la participation de Pierrette Bloch à l'exposition La Beauté.

une après-midi

Adieu à Pierre B, dont j'ai heureusement sous les yeux dans mon quartier le mur pignon du Théâtre de la Colline qu'il a divisé en deux vastes champs colorés. Tout se joue sur la ligne de partage selon une procédure d'avantages donnés aux carreaux de céramique bleus ou blancs qui se font ainsi la courte échelle vers le ciel. J'ai bavardé avec lui une après-midi à l'Île de Vassivière. Nous devions nous retrouver avec d'autres à la cathédrale d'Evry — j'ai admiré une fois de plus la juste mesure de son œuvre, la douceur de ses rapports, le refus du spectaculaire, belle comme un refrain.

le Minotaure aveugle

Adieu à Démosthènes D, l'Orient-Express de la critique d'art et de la poésie, et même davantage, car quand bien même serait-il demain à New-York vous ne sauriez pas dans quel sens du globe il aurait tourné. Perdue sa trace, il vous annonce tout-à-trac pour le 18 Septembre une performance rue de Turenne, pour laquelle il s'entraîne dur physiquement — il a un corps d'athlète, il va à la salle de boxe de la Bastille. Braque, Arthur Cravan, Hemingway, Ezra Pound, De Wilde l'ancien conservateur du Stedelijk et, parmi les récents, Beuys, Warhol-Basquiat, le lièvre boxeur de Flanagan et les chats de Alain Séchas, eux aussi ont mis les gants. Je vois Démosthènes Davvetas comme le Minotaure aveugle (une gravure de Picasso ?) conduit par la main d'un enfant qui aurait l'oreille collée à son portable.

j'ai oublié leurs noms

Adieu à Brigitte M, ma galeriste de Weilimdorf, un quartier de Stuttgart à la frontière de la ville et des champs, sur la route du Solitude Schloss payé avec l'argent de Voltaire, une avance qu'il fit au prince régnant. Brigitte March, elle, a dépensé une énergie folle pour ses peintres sans qu'ils lui en soient toujours reconnaissants. Des artistes allemands plus jeunes (j'ai oublié leurs noms) firent la moue pour exposer dans son stand en même temps que moi. Brigitte, qui connaît mieux que tout le monde l'art des années Soixante-dix, tint bon. Déjà quand il s'était agi de me faire travailler pendant quelques jours dans l'atelier de l'un d'eux, ils s'étaient récusés. Elle m'hébergea alors pendant les travaux d'extension de sa galerie pour peindre sur place le Story-Art (avec Coup de Foudre), coup d'essai qui fut un coup de maître. Elle vendit aussitôt l'œuvre, quoique de dimensions imposantes, à un particulier, à la Foire de Cologne. Malgré tous ses efforts réitérés, elle ne réussit plus jamais à me vendre une autre œuvre. Je pense aussi à Marcel son mari, avec sa douceur, son calme venus d'Oran (?) et je m'en veux de ne pas avoir été une meilleure chance pour eux. Je dois leur donner signe de vie. Je vais leur téléphoner aujourd'hui.

faire-part de naissance

Adieu à Daan V S, mon ami hollandais qui est belge. A Arnhem, à Nimègue, il aura été mon manager (je dois à sa persévérance la commande pour la salle de conférence de l'université catholique de Nimègue) mais pas seulement, il aura beaucoup fait pour faire connaître Klossowski, Louis-René des Forêts, Garouste, Albérola, Corpet... Il m'a fait plaisir en me confiant l'illustration du faire-part de naissance de sa fille Camille; déjà cela m'était arrivé, de même que l'illustration d'un faire-part de mariage. Ce n'est pas tous les artistes qui pourraient s'enorgueillir de cette présence du peintre pendant d'heureux événements, eux qui pratiquent presque en permanence le style "déceptif" en vigueur depuis un siècle. J'espère qu'un jour nos instances officielles, AFAA comprise, s'apercevront de l'excellence de l'intercesseur pour l'art français qu'est Daan Van Speybroeck en Hollande.

Jean Le Gac, 64 ans, nombreuses expositions depuis 1970, Biennale de Venise, Documenta... Introduit très tôt la fiction dans une œuvre entre passé et présent, entre nostalgie et actualité de l'art, où le héros est un peintre.

Les Adieux sous forme d'ex-voto sont destinés à un édifice religieux, désaffecté ou en ruine, élu Chapelle des Peintres - messe le jour de la Saint-Luc, leur patron, tous les 18 Octobre.

Jean Le Gac

Les Adieux

First edition limited to 250 numbered copies.
A 30 copy deluxe limited edition of this book,
accompanied by a signed and numbered original photography by the artist,
is available from onestar press
(Please check our site at: www.onestar.net/press)

Layout and image on the cover: Jean Le Gac

Printed and bound by Dupli-Print.
Domont, France

© 2000 Jean Le Gac & onestar press

onestar press
www.onestar.net/press

Write us at:
onestar@onestar.net

onestar press "a collection of books by artists":

- Christophe Boutin, "self-defense (two points of view)", January 2000
- Hans Schabus, "[visite] 1999", March 2000
- Harvey Bengel, "aide-mémoire", April 2000
- Paul-Armand Gette, "voyage", June 2000
- Tim Maul, "studio visit", June 2000
- Pamela Golden, "The Pirate", September 2000
- Jason Stoneking, "no demon no god", November 2000

Projects under development at onestar press "a collection of books by artists":

- Mac Adams
- Véronique Aubouy, "Marcel Proust lu, n°1 - n°182"
- Elisabetta Benassi
- Christophe Boutin
- Philippe Buschinger, "domino"
- Richard Dailey
- Rachid Djaïdani
- Marie-Ange Guillemot
- Markus Hansen, "German Landscapes 1493/1999"
- Bernard Heidsieck, "Nous étions bien peu en..."
- Liz Stirling, "Fade to Pink."
- Garret Linn
- Tina Barney
- Wolfgang Berkowski "Incidental Arrangements"

